

**REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR
ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

UNIVERSITE DE MOSTAGANEM



FACULTE DES LETTRES ET DES ARTS

DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

MEMOIRE DE MAGISTERE DE FRANÇAIS

OPTION : SCIENCE DES TEXTES LITTÉRAIRES

**Le rapport de la langue et de l'espace
dans *Du rêve pour les oufs* de Faïza GUENE**

Mémoire présenté par

Lilya MAKHLOUF

Sous la direction de :

M. Miloud BENHAÏMOUDA

Président :

Rapporteur : M. Miloud BENHAÏMOUDA, MCA, Faculté des Lettres et des Arts,
Université de Mostaganem.

Examineur :

Examineur :

Examineur :

Année Universitaire : 2010-2011

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	8
--------------------	---

Chapitre I : Etude titrologique et anthroponymique

I.1 Définition de l'élément paratextuel : le titre	12
I.1.1 Etude du titre <i>Du rêve pour les oufs</i>	15
I.1.2 Analyse du titre <i>Du rêve pour les oufs</i>	18
I.2 Structure du texte	19
I.2.1 Stratégies d'ouverture et de clôture	19
I.2.1.1 L'incipit.....	19
I.2.1.2 L'excipit ou clausule.....	22
I.3 Cheminement identitaire du personnage principal : entre espace euphorique et dysphorique	24
I.4 Définition et genèse de l'anthroponymie	34
I.4.1 Analyse anthroponymique des personnages de <i>Du rêve pour les oufs</i>	35
I.4.1.1 Ahlème	37
I.4.1.2 Le patron	41
I.4.1.3 Foued.....	43
I.4.1.4 Tanti Mariatou.....	44
I.4.1.5 Les enfants de Tanti Mariatou : Moussa, Issa et Amady	45
I.5 L'articulation du rapport du titre avec le nom du personnage principal.....	47

Chapitre II : La quête identitaire à travers la langue dans le roman

II.1 Evolution historique de la langue française en France	51
II.2 Le métissage linguistique de la langue française et de l'arabe : cas de l'emprunt.....	55
II.3 Pratiques et représentations linguistiques des banlieusards en France.....	60
II. 4 La langue dans le roman <i>Du rêve pour les oufs</i>	64
II. 4 Registres de langue	64
II.4.1.1 Le registre Soutenu.....	65
II.4.1.2 Le registre courant.....	65
II.4.1.3 Le registre familial	65
II.4.1.4 Le registre populaire.....	66
II.4.2 Les registres de langue dans le roman	69
II.5 La langue comme moyen de quête identitaire entre acculturation et assimilation sociale	73

Chapitre III : Espace romanesque et société

III.1 La France du 21 ^e siècle: Citadins et banlieusards dans les villes françaises du XXI ^e siècle	82
III.2 La littérature beur : Une littérature émergente.....	85
III.3 L'espace romanesque dans <i>Du rêve pour les oufs</i>	91
III.4 Le temps romanesque dans <i>Du rêve pour les oufs</i>	98
III.4.1 Temps interne.....	99
III.4.1.1 Le temps de l'histoire.....	99
III.4.1.2 Le temps de la narration.....	100
III.4.2 Le temps externe	102
III.4.2.1 le temps de l'écriture.....	102
III.4.2.2 Le temps de la lecture	103
III.5 L'approche sociologique comme repère explicatif des personnages du roman	104
 CONCLUSION	 118
 BIBLIOGRAPHIE	 121

Résumé :

La langue est le produit d'un espace social. Elle est modelée au gré de ses besoins et son adaptation se fait dans le respect des normes établies. Ce respect traduit un espace social uni, sans barrières en son sein. Cependant, quand celui-ci est scindé de façon inégalitaire, l'adoption de sa langue déroge aux règles et s'en invente des nouvelles. Au lieu du partage du modèle qu'elle est, on passe à son appropriation. Dans un tel cas, elle se trouve ballotée entre dominant et dominé. Chacun l'emploie pour imposer ce qu'il est et affirmer son identité. Dans ce sens, elle devient une redoutable arme de combat au service d'individus victimes et bourreaux. Elle est adoptée pour être adaptée. La littérature beur se saisit la langue d'un angle victimaire l'associant à un espace dysphorique d'évolution. C'est, en l'occurrence, ce que fait Faïza Guène à travers notre corpus *Du Rêve pour les oufs*. Elle saisit la langue au service de sa communauté banlieusarde qui s'est approprié le Français à sa manière. L'espace social de cette communauté a donné naissance au verlan des rebeus. Une langue vernaculaire grossière et crue employée sur un ton acerbe par ses interlocuteurs dépréciés et marginalisés par le reste de la société. La France d'aujourd'hui se stratifie mal et de façon inégalitaire. Aussi, son arme nationale est détournée contre elle : Le français devient céfran.

Abstract:

Language is the product of a social space. It is modeled according to its needs, and its adaptation is in compliance with established standards. This respect translates a unified social space without barriers in its midst. However, when it is split so unequal, the adoption of its language bends the rules and invents new ones. Instead of sharing the model it is, we proceeded to its ownership. In such a case, it is torn between the dominant and the dominated. Everyone uses it to impose what it is and affirm its identity. In this sense, it becomes a great weapon of fighting individual service victims and perpetrators. It agreed to be adapted. Literature better captures the language of victimhood angle associating with a space dysphonic evolution. It is, in this case, what Faïza Guène through our corpus dreams for progeny. She captures the language in the service of his suburban community that has appropriated the French language in her way. The social space of this community gave rise to the slang of rebus. A coarse and crude vernacular used on scathingly impaired by his interlocutors and marginalized by the rest of society. France nowadays is poorly stratified and so unequal. Also, its national weapon is diverted against it; French became cefran.

ملخص:

تعد اللغة نتاج الفضاء الاجتماعي، إذ تتشكل على غرار حاجاتها و تحقق تكيفها حسب احترام المعايير المعمول بها. يترجم احترام هذه المعايير فضاء اجتماعيا موحدا دون حواجز بحيث انه لما يتم انقسامه بصفة غير شرعية قد يؤدي إلى اتخاذ اللغة متحدية كل القواعد أو اختراع أخرى و في هذه الحالة نجدها في صراع بين مسيطر و مسيطر عليه.

فتستعمل من طرف الكل لفرض الذات و تأكيد الهوية و في هذا المعنى قد تصبح سلاحا خطيرا في خدمة أشخاص ضحايا كانوا أو سفاحون، فهذا يجعلها متبينة لأنها تتكيف حسب الفضاء الاجتماعي.

يتخذ الأدب الفرنسي الجديد، المهتم بقضايا العرب المغتربين ساكنين أحياء و ضواحي المدن الفرنسية، اللغة من زاوية الضحية، يجمعها في قضاء منزعج في تطور دائم. هذا ما دفع كاتبتنا فاييزة قان عبر مدونتنا " حلم لمجانين" *Du rêve pour les Oufs* إذ تتعامل مع اللغة في خدمة الجالية المقيمة في ضواحي فرنسا و التي تستعمل اللغة الفرنسية على طريقتها الخاصة بما نسميها الفارلان *Le Verlan*.

هي لغة عامية منحصرة في فضاء ضيق، أسلوبها لاذع و مرير يعبر عن تهميش الطبقات الخاصة من المجتمع.

هذا ما يجعل فرنسا تنقسم إلى طبقات اجتماعية غير متكافئة مما يؤدي إلى خطر يهددها.

Introduction

L'écriture, dont les prémices ont vu le jour grâce aux sumériens, est une incroyable et merveilleuse invention. Elle permet de perdurer une société, son temps et son espace. Ce fidèle compagnon des esprits éveillés a permis de créer une porte sur l'Histoire et de la maintenir ouverte, époque après époque. Que l'on s'en serve pour relater du véridique ou bien du fictif, l'écriture reste le plus extraordinaire moyen de communication qui protège et transmet le savoir et l'expérience, individuelle soit-elle ou bien collective. Elle est, ainsi, un témoin du temps, vestige de la vie.

C'est cet aspect-là qui a nourri notre motivation d'étudier les sciences des textes littéraires : nous emparer du pouvoir de l'écriture par le biais de la lecture, avoir accès à un âge de l'Histoire rien qu'en ouvrant un livre, jouir du privilège d'aborder un texte sous un nouvel angle, aller au-delà des premières lectures, explorer le non-dit, bref, exorciser le texte pour saisir son message et la vision du monde dont il est porteur.

Cette motivation est d'autant plus nourrie lorsque l'écrivain est contemporain à notre époque, de la même tranche d'âge et du même sexe que les nôtres.

Dans ce sens, le choix de notre corpus s'est porté sur l'œuvre d'une auteure que l'on a découverte lors d'une lecture fortuite d'un quotidien national. La rubrique hebdomadaire ARTS ET LETTRES du quotidien ELWATAN, parue le 19 Février 2009, lui était consacrée. Il s'agit de Faïza GUENE, jeune auteure de 26 ans, française, d'origine algérienne, qui brandit, dans ses récits, le drapeau de sa communauté marginalisée et ignorée.

Ce drapeau attire l'attention internationale sur les problèmes internes de la France. Le monde entier est rivé sur l'hexagone. Son corps social se décompose. Les communautés étrangères crient à l'injustice sociale, notamment la communauté d'origine maghrébine qui subit dédain, racisme et marginalisation.

L'opinion publique est interpellée. Désormais, un groupe dissident, d'origine étrangère se forme. La dislocation sociale est une réalité. Le problème de l'intégration des Français d'origine étrangère, principalement maghrébine, est posé.

Une plume nommée Faïza Guène naît de ce différend social. Elle saisit l'écriture victimaire pour relater des récits fictifs, fortement inspirés de son espace d'évolution : la

banlieue. La lumière est faite sur les jeunes des cités, leur quotidien, les obstacles qu'ils rencontrent, leurs déboires, mais aussi sur leurs espoirs et leurs rêves.

Notre corpus s'intitule *Du rêve pour les oufs*. Nous en possédons la version nationale, parue chez les éditions Sédia, Alger, en 2007. Ce livre fut précédé de *Kif Kif demain* qui a rencontré un franc succès. A 19 ans, Faïza GUENE voit son œuvre traduite dans 26 pays¹. *Les Gens du Balto* sera sa troisième publication.

Cette auteure, en plus de l'écriture, touche à la réalisation cinématographique. Elle a plusieurs courts-métrages à son actif dont les trois notables suivants : *La Zonzonnière*, en 1999. *RTT et Rumeurs*, en 2002. *Rien que des mots*, en 2004. Un documentaire intitulé *Mémoires du 17 octobre 61*, s'ajoute à ses réalisations, en 2002. En 2010, elle coécrit le scénario du film *Des intégrations ordinaires* avec Alex Gazarra, réalisé par Julien Sicard.

Les créations littéraires et cinématographiques de Faïza Guène s'inscrivent dans une lignée sociale et engagée.

Du rêve pour les oufs relate l'histoire d'un antihéros féminin prénommé Ahlème, une jeune fille algérienne de 24 ans, résidant en banlieue française depuis l'âge de 11 ans et où elle s'occupe de son vieux père invalide et de son frère cadet qui s'attire les problèmes, en continu. Son personnage est très attachant. Il subit, souffre mais réagit et combat. Il tente, tant bien que mal, de s'en sortir malgré les entraves qu'il rencontre dans la banlieue : un espace dysphorique, habité majoritairement par des étrangers d'origine maghrébine, un espace source de débauche et de vices où il est très facile de se perdre. Ahlème végète et tient le coup grâce aux différents subterfuges qu'elle met à sa disposition, notamment, le sourire qu'elle puise dans les bons souvenirs qu'elle garde de son enfance insouciant, en Algérie et le personnage intellectuel français qu'elle tisse de son imaginaire pour l'habiter, quelques instants, dans un café parisien *Le Balto* où le talent de la nouvelliste Stéphanie Jacquet est admiré par la serveuse.

Ce récit est écrit avec beaucoup de légèreté et d'humour, malgré les lourds thèmes qu'il aborde. Il se caractérise fortement par son style d'écriture décalé. Le verlan y est adopté

¹ *Jeune Afrique*, n° 2536-2537, du 16 au 29 août 2009, p. 46 dans http://fr.wikipedia.org/wiki/Fa%C3%AFza_Gu%C3%A8ne

par la majeure partie des personnages, des jeunes de cités pour la plupart, qui voient dans le verlan, leur code de reconnaissance entre eux, une affirmation de leur identité banlieusarde. Ils investissent la langue de Molière d'un pas nouveau. Ils la déforment, l'inversent et y injectent de l'Arabe. Ce sont des français avec des origines mal vues et dépréciées qui cherchent à se faire remarquer par le biais de leur langue, scientifiquement connue sous le nom de : Français contemporain des cités. Leur démarcation langagière intentionnelle met en avant leur provenance et leurs origines. Leur accent dévoile une identité communautaire de banlieue. Ils la revendiquent et l'imposent. Leur sociolecte est un moyen d'affirmation et de combat. Mais comment peut-on nourrir une identité par le biais de la langue ? Est-elle liée à l'espace où elle est employée ? Serait-elle suffisante pour prouver une identité entière et complète et de là, même à l'affirmer ? Ces questions et bien d'autres trouveront réponses dans ce présent travail de recherche où nous verrons comment l'auteure s'est appropriée la langue pour construire sa fiction et l'agencement de cette même langue et de l'espace dans la quête identitaire de ses personnages.

Notre mémoire s'articule sur trois chapitres intitulés respectivement : étude titrologique et anthroponymique, qui nous donnera une idée sur le choix et l'explication du titre et des prénoms des personnages principaux, la quête identitaire à travers la langue dont l'étude répondra, en grande partie, aux questions mentionnées ci-dessus, et enfin, espace romanesque et société qui dévoilera le rôle important de l'espace dans la construction identitaire et l'indissociable relation qu'il entretient avec la langue. Chaque chapitre recèlera cinq points d'étude où la théorie, investie des sciences littéraires, linguistiques et sociales, sera jumelée à la pratique. Bien évidemment, une conclusion s'imposera, à la fin, retraçant, linéairement, les problématiques soulevées, leurs réponses et les résultats de nos différentes analyses.

Chapitre I :

Etude titrologique et anthroponymique

I.1 Définition de l'élément paratextuel : le titre

La titrologie, dont l'objet d'étude est les titres, a acquis depuis un certain nombre d'années une place importante dans l'approche des œuvres littéraires. Selon Gerard Genette, le titre est au seuil de l'œuvre d'art faisant partie de ce qu'il appelle le paratexte. Ainsi, grâce à ce dernier, le texte se fait livre et s'accroche aux lecteurs. Le paratexte étant l'ensemble des éléments, entourant un texte, qui fournissent une série d'informations, est constitué du périphrase et de l'épithète.

L'œuvre de Faiza Guène ne contient pas beaucoup de données paratextuelles. Les éléments présents dans le paratexte se limitent au nom de l'auteur et de l'éditeur, au nom du roman et à la dédicace. Il faut préciser que notre corpus est un exemplaire édité, ici, en Algérie. Sa première de couverture se limite au titre du roman, la signature de l'auteure et une phrase extraite du roman, placée en exergue.

Nous estimons que le titre est l'élément le plus important de cet ensemble paratextuel car il est à la fois stimulation et assouvissement de la curiosité du lecteur, chargé de prédire le récit à venir. Il est la porte d'entrée dans l'univers du roman.

Un titre est d'abord :

« ce signe par lequel le livre s'ouvre : la question romanesque se trouve dès lors posée, l'horizon de lecture désigné, la réponse promise. Dès le titre, l'ignorance et l'exigence de son résorbement simultanément s'imposent. L'activité de lecture, ce désir de savoir ce qui se désigne dès l'abord comme manque à savoir et possibilité de le connaître (donc avec intérêt), est lancée »²

² Charles, GRIVEL, *Production de l'intérêt romanesque*, Paris-La Haye, Mouton, 1973, p. 173

Occupant ainsi une place primordiale dans le périphrase³, le titre joue un rôle très important dans la relation du lecteur au texte.

Pour L. Hoek, lorsque nous nous servons d'un titre pour désigner un référent, nous participons à une interaction sociale et le titre devient acte de parole.

*“En tant qu'énoncé intitulant, le titre se présente comme un acte illocutionnaire: le titre est le point d'accrochage où l'attention du récepteur (...) d'un texte se dirige en premier lieu; la relation établie entre le locuteur (l'auteur) et l'interlocuteur (le lecteur) est conventionnelle tant par l'endroit où l'énoncé se manifeste traditionnellement que par son contenu, son intention et son effet”*⁴

Ainsi, le titre, de plus en plus travaillé par l'auteur mais aussi par l'éditeur pour répondre aux besoins du marché littéraire doit jouer le rôle de séducteur et réunir les fonctions de tout texte publicitaire: la fonction référentielle (*il doit informer*), la fonction conative (*il doit impliquer*) et enfin la fonction poétique (*il doit susciter l'intérêt ou l'admiration*).

Claude Duchet définit le titre comme suite:

*Le titre est “ un message codé en situation de marché : il résulte de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire ; en lui se croisent nécessairement littérarité et socialité : il parle de l'œuvre en termes de discours social mais le discours social en terme de roman.”*⁵

³ Genette distingue deux sortes de paratextes : le paratexte situé à l'intérieur du texte (titre, préface, titres de chapitre, table de matière) auquel il donne le nom de *périphrase*, et le paratexte situé à l'extérieur du livre (entretiens, correspondance, journaux intimes) qu'il nomme *épiphrase*. cette notion de « périphrase » est introduite.

⁴ Léo H. Hoek, *La marque du titre : dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*, Paris, Mouton, 1981, p. 248

⁵ G. Genette, cité par C. Achour et S. Rezzoug, dans *Convergences critiques*, Alger, OPU, 1995, p. 28

Le titre et le roman sont donc étroitement liés, l'un annonce et l'autre développe. Le titre est aussi considéré comme *emballage*, *mémoire* ou *écart* et *incipit romanesque*⁶. *Emballage* dans le sens où il constitue un acte de parole performatif car il promet savoir et plaisir, *mémoire*, dans la mesure où il remplit une fonction mnésique : le titre rappelle au lecteur quelque chose de familier, *écart*, quand il s'affiche comme nouveau et captivant et enfin *incipit romanesque* en tant que premier élément d'entrée dans le texte.

⁶ Léo H. Hoek. *La marque du titre : dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*. Paris, Mouton, 1981.
Cité par J-P Goldenstein dans *Entrées en littérature*, Paris Hachette, 1990, p. 68

I.1.1 Etude du titre *Du rêve pour les oufs* :

Pour le deuxième nouveau-né de sa plume, Faïza Guène a choisi un titre accrocheur qui désigne de manière plus ou moins claire, le contenu d'une histoire de cité, tissée en langage de rue.

En effet, cette nouvelle dérivation langagière est le fruit d'une jeunesse banlieusarde en quête identitaire qui s'approprie un langage obtenu par anagramme et inversion syllabique. Ils s'excluent en se constituant un code « pour soi », totalement différent de la forme standard que les groupes dominants donnent comme valeur de référence à toute la société.

Jacqueline Billiez a décrit la manière de parler d'enfants de migrants algériens et a constaté que ce groupe se crée un sociolecte bien spécifique en introduisant dans la langue française, des mots arabes ou en utilisant le verlan.

Cette façon de dire et de communiquer est motivée par l'esprit d'appartenance à un groupe social méprisé et stigmatisé.

En reprenant les dénominations de J. Gumperz (1982), L-J. Calvet résume ce phénomène comme suite :

« J. Gumperz a distingué entre ce qu'il appelle le « we-code » et le « they-code », expressions que nous pourrions traduire par « notre code » et « leur code » ou « notre langue » et « leur langue ». (...) Ces groupes se construisent leurs formes identitaires différenciées de la forme véhiculaire (par ex. le français standard local) et des formes vernaculaires familiales »⁷

En se créant un parler totalement différent de celui de la société, ces jeunes de la cité affirment leur présence en tant que citoyens français et refusent l'autorité du pouvoir qui les considère comme une classe sociale inférieure et dangereuse.

⁷ Volker Fuchs/ Serge Meleuc, *Linguistique française : français langue étrangère*, PETER LANG, 2003, p. 66

"Les jeunes ne peuvent que se sentir déphasés par rapport à l'univers de la langue circulante, cette forme véhiculaire du français qui évoque pour eux la langue académique, celle de l'autorité, du pouvoir dont ils se sentent exclus. Ce sentiment est d'autant plus fort, qu'ils se trouvent dans bien des cas en situation d'échec scolaire. Il ne leur reste plus alors qu'à faire usage de la langue française en tordant les mots dans tous les sens, en les coupant, en les renversant [. . .]"⁸

Le destin ne voulut qu'Ahlème vive avec ses deux parents sous le même ciel. Aussi, il s'arrangea pour qu'elle retrouve son père dépendant et invalide, au pays des rêves, aux yeux de millions d'algériens : la France ; après la disparition de sa mère assassinée par les islamistes, lui laissant son frère encore nourrisson à sa charge, alors qu'elle n'avait que huit ans. Elle se retrouve ainsi responsable de deux hommes qu'elle n'a pas choisis, dans un pays étranger où il est difficile de s'intégrer quand on vient du Maghreb.

Le récit, dépeint avec beaucoup de légèreté et de fraîcheur, puise dans des thèmes très lourds :

Les souvenirs d'Algérie et d'une mère assassinée, le triste destin d'un père qui n'est plus que l'ombre de lui-même, la difficulté à trouver du travail, l'argent facile de la cité trop tentant pour un adolescent, les tracasseries administratives de la carte de séjour renouvelable tous les trois mois, le spectre de l'expulsion et la quête du grand amour.

Ce roman témoigne, malgré son titre : *Du rêve pour les oufs*, d'une situation de désespoir d'une jeunesse qui est dans l'impasse et qui est souvent méprisée, une jeunesse confrontée à une crise d'insertion dans la société et dans la vie adulte.

Faïza Guène dépeint le quotidien de la jeunesse banlieusarde, une jeunesse qui passe son temps, comme Ahlème, à rêver d'un statut et d'une vie meilleurs.

Aussi, ce récit est peuplé de personnages rêveurs. Le songe est leur moteur d'imagination. Chacun dans sa solitude rêve d'allègement, de soulagement, de liberté et de bonheur.

Loin d'être extravagants, ces rêveurs ont considérablement les pieds sur terre. Mais à en

⁸ Jean-Pierre, GOUDAILLIER, *Les mots de la fracture linguistique* in *Revue des deux mondes*, numéro hors série, mars 1996, pp. 116, 117.

croire leur contexte spatio-temporel, rêver du banal relève de la folie d'où le titre du roman : c'est *DU REVE POUR LES OUFS*.

Le mot « OUFS » est une inversion de « FOUS » adjectif dont l'usage se fait en verlan et qui appartient au registre familier.

Seule, face à un monde hostile qu'elle pénètre précocement de la mauvaise porte : celle de la responsabilité, Ahlème, comme prédestinée à embrasser le rêve et l'espoir vu qu'elle en porte le nom, RÊVES en Arabe, prit ces derniers comme fidèles compagnons pour mieux supporter son quotidien et l'abîme qui loge sous la trappe de ses pieds.

Sachant pertinemment que la société et la culture sont étroitement liées à la langue, Faïza GUENE titre son ouvrage en verlan et ouvre le bal de son récit sur un nouveau panel social : les banlieusards.

Habile dans ce registre, l'auteure écrit ses textes avec un vocabulaire calqué de la rue, un style oral teinté d'Arabe et d'argot. On y trouve des expressions plutôt vulgaires, propres au langage parlé, mais cela ne fait que renforcer la charge sémantique de ses lignes.

Elle attire, de la sorte, l'attention sur cette nouvelle naissance socioculturelle démontrée dans ses textes qui sont l'archétype du mélange de cultures et origines de chacun.

I.1.2 Analyse du titre *Du rêve pour les oufs* :

Selon Roman Jakobson, le mot seul n'est rien. Il ne se définit que par rapport aux autres éléments de la phrase.

« L'unité dénommée PHRASE qui est présentée dans les grammaires comporte des éléments nominaux et verbaux positionnés selon des schémas canoniques, avec sujet, verbe, complément du verbe, complément adjectif ou adverbe, etc. »⁹

DU RÊVE POUR LES OUFES : Phrase averbale de base emphatique dont le présentatif "c'est" a été supprimé pour un effet stylistique.

Elle se compose d'un article partitif désignant une chose abstraite, en l'occurrence, le rêve, d'un nom, d'une préposition, d'un article défini et d'un nom.

Du : article partitif, masculin singulier, déterminant rêve.

Rêve : nom masculin singulier.

Pour : préposition désignant le destinataire.

Les : article défini, masculin pluriel, déterminant oufs.

Oufs : verlan de FOUS : nom masculin pluriel.

L'auteure attire, ainsi, l'attention du lecteur par un titre original que l'on pourrait qualifier d'écart si on se référait à la définition que donne Duchet au titre. Ce dernier, en l'occurrence, présente, indirectement, aux lecteurs, un rêve exclusif aux fous. Mais qu'est-ce donc ce rêve ? Pourquoi est-il réservé aux fous ? Et pourquoi est-il singulier destiné à un pluriel ?

Ces questions suscitent l'intérêt du lecteur qui ne trouvera de réponses que dans ses propres lectures. Nous tenterons de présenter les nôtres à travers les analyses qui suivront.

⁹ Op.cit. p. 91

I.2 Structure du texte :

Le texte de Faïza Guène se présente sous forme de dix neuf parties titrées où l'espace jongle entre euphorie et dysphorie. De la tristesse à la joie en passant par la colère et la révolte, tout un panel de différents sentiments y est présenté ; enfin, un quotidien très proche de la réalité.

I.2.1 Stratégies d'ouverture et de clôture :

Cette étude nous permettra de voir les stratégies d'entrée et de sortie qui sont mises en place par l'auteure pour dégager leur articulation ; la relation qu'entretient l'incipit de *L'écrivain* avec son excipit ou clausule. En effet, ils constituent deux lieux où des enjeux esthétiques et sémantiques se jouent ; c'est là où se jouent la codification, la surdétermination, le métalangage, la réception, la programmation et les problèmes de lisibilité du texte.

I.2.1.1 L'incipit :

« On nomme incipit le début d'un roman (du latin incipio, qui veut dire : commencer). A l'origine, on désignait par ce terme, la première phrase d'un roman, aussi nommée phrase-seuil. Il est, cependant, commun de nos jours, de le considérer plutôt comme ayant une longueur variable. Il peut ne durer que quelques phrases, mais aussi plusieurs pages. »¹⁰

Pour toute lecture, l'incipit est un important élément textuel. Il est *une annonce ou du moins une orientation générale*¹¹. Lieu littéraire par excellence, pour certains, l'auteur y saisit, dès lors son talent et élabore sa propre stratégie pour le présenter.

Généralement, l'incipit remplit trois fonctions : il informe, intéresse et noue le contrat de lecture. Il informe en instaurant un décor bien défini : présentation des personnages

¹⁰ Wikipédia, L'encyclopédie libre en ligne : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Incipit>

¹¹ Friedrich D. E. Schleiermacher, *Herméneutique: Pour une logique du discours individuel*, Paris, Le Cerf, 1987, p. 102

et de l'ancrage spatio-temporel. Il intéresse par divers procédés techniques tels que la plongée directe dans le feu de l'action. Il séduit, ainsi, le lecteur, en le troublant, et créant en lui un sentiment d'attente, une curiosité non-assouvie. Il noue le contrat de lecture car, dès le début, il place des signes permettant au lecteur, de deviner la catégorie textuelle de l'œuvre. C'est également, dans l'incipit que se manifeste, pour la première fois, la voix narrative.

L'incipit du livre *Du Rêve Pour Les Oufs* s'ouvre par un état d'esprit dysphorique lié à un lieu dysphorique pour tout étranger : la préfecture. Ahlème dispose d'un titre de séjour sur le territoire français, renouvelable tous les trois mois. A chaque fois, elle vit un véritable calvaire : debout à l'aube, ou souvent faire nuit blanche, pour être en tête de la chaîne humaine qui se crée devant le portail d'entrée de la préfecture. En plein froid et chaleur, elle se tient debout n'ayant d'autres choix que d'attendre son tour. Une fois avoir entendu son nom, elle se voit reçue par un agent de bureau aussi antipathique que raciste.

L'incipit du roman s'articule autour d'une vision négative et pessimiste de la France où Ahlème endosse le monde des autres en plus du sien. Elle décrit dans la page sept le climat par une première phrase d'ouverture :

« *Ça caille dans ce bled* » (p. 7), « Bled » un mot qui revêt un aspect péjoratif et qui signifie pour les immigrés leur pays d'origine. Ahlème a du mal à s'intégrer et se sent étrangère à cet espace occidental. La France, lui est une source de mépris à cause de sa première impression qui fut mauvaise et ce mépris se poursuit par l'expression : « *Je me dis que je ne vis pas au bon endroit* » (p. 7).

Comme tout nouvel arrivé dans un pays étranger, Ahlème ne peut s'empêcher de se livrer à une comparaison entre son monde d'origine, l'Afrique, et ce nouveau pays d'accueil.

Ses premières constatations sont décevantes. En opposant l'Afrique à l'Europe, elle réalise que, par exemple, la notion du temps diffère et revêt un grand froid, un temps qui n'a pas le temps. Tout est chronométré et calculé à la seconde près : « *c'est précis, en France, chaque minute compte et je n'arrive pas à m'y faire. Je suis née de l'autre côté de la mer et la minute africaine contient bien plus que soixante secondes* » (p. 8).

En opposant aussi les deux rives de la méditerranée, la narratrice en vient à constater

que les français sont dépourvus de chaleur humaine, de joie de vivre en dépit de leur espace propice à l'épanouissement, à la différence des africains qui respirent l'espoir et préservent le sourire tout en végétant sur des terres fertiles dominées par des dirigeants despotiques.

« ... je me sens étouffée par toutes ces silhouettes tristes qui cherchent un peu de couleur. On dirait que le souffle de toute l'Afrique ne leur suffirait pas. Ce sont des fantômes, ils sont tous malades, contaminés par la tristesse » (p. 17)

Tout commence dans cette agence d'intérim « intérim plus ». Ahlème se trouve dans le bureau du responsable de la mission locale de la cité de l'Insurrection:

*« - Pourquoi tu n'arrives pas à remplir le formulaire?
- Je ne sais pas quoi mettre à la case «projet de vie».
- Tu as bien une idée?
- Non.» (p.10)*

Des milliers de jeunes, partout en France, aurait eu cette réponse. Il est difficile de trouver une place dans le marché du travail avec un Curriculum Vitae aussi maigre que celui d'Ahlème.

«... à la rigueur, où se trouve la case « ma vie est un échec » comme ça, je coche directement oui, et on n'en parle plus » (p. 11)

Le travail est beaucoup plus qu'un simple échange de revenus et de forces de travail. Il est intériorisé comme un donneur d'identité valorisante et valorisée, il est aussi au centre de la construction de l'identité. Ahlème qui a sa famille en charge et qui doit subvenir à son besoin vit cette expérience de chômage comme une blessure identitaire. Par conséquent, la tendance à la dévalorisation de soi se développe.

L'ensemble de l'entourage d'Ahlème partage sa même conception du monde et contribue, sans le vouloir, à accentuer l'auto-dévalorisation.

« C'était des petits jobs de serveuse ou de vendeuse que j'ai fait. C'est pour gagner de l'argent, monsieur, c'est pas mon projet de vie » (p. 10) en s'adressant au responsable de la mission locale de son quartier.

Le froid de la grande ville n'a pas seulement paralysé les corps mais aussi la vie en société.

La froideur des gens *« ... je marche au milieu des gens, ceux qui courent, se cognent, sont en retard, se disputent, téléphonent, ne sourient pas » (p. 7)*

Et la froideur de l'espace qui, en temps normal, est un lieu de mouvement et donc de chaleur :

«... et je vois mes frères qui, comme moi, ont très froid... ils aimeraient être invisibles, être ailleurs. Mais ils sont ici. » (p. 7)

I.2.1.2 L'excipit ou clausule:

L'excipit est un terme employé en analyse littéraire, il désigne les dernières lignes d'une œuvre, il s'oppose ainsi à l'incipit. Sa délimitation, dans un texte, se révèle difficile à saisir. Ainsi, nous devons chercher tous les signes qui marquent un effet de clôture. Ces signes de fin ou *démarcateurs*¹², opérant une fracture dans le texte, permettent à l'auteur de mettre fin à son récit.

Selon Khalid Zekri, ces signes peuvent être explicites : le texte déclare sa fin d'une façon appelée *cadence déclarative*¹³. Dans notre roman, l'excipit est identifié par un procédé métalinguistique annonçant la fin et, dans un second temps, la fin se résume en *une seule phrase faisant paragraphe à la fin du texte, et où se concentre toute la force clôturale*¹⁴, ce type de clôture est appelé *clôture pragmatique*¹⁵

Dans *Du Rêve Pour Les Oufs*, l'auteure tire sa révérence dans la dernière page du livre. Dans une partie intitulée Trêve, Ahlème s'est accordé un moment de répit, avant le

¹² Zekri, Khalid, *Etude des incipit et des clausules dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni et dans celle de Jean-Marie Gustave Le Clézio*, thèse de doctorat, Université Paris XIII, 1998, p53

¹³ Ibid. p. 56

¹⁴ Armine Kotin-Mortimer, *La clôture narrative*, José Corti, 1985, p.21

¹⁵ Ibid.

retour de son père et de son petit frère dont elle est responsable. Sortie en discothèque, toute la nuit, avec ses copines, Ahlème a pu oublier, lors d'un court instant, son quotidien amer, et a dansé jusqu'au bout de la nuit. Au petit matin, elle demande à son cavalier de la conduire au point zéro: à la préfecture. L'espace est identique à celui de l'incipit du livre, il est tout aussi maussade pour elle. Là, debout dans le froid, elle retrouve l'identique partie du peuple de l'incipit, cloué devant cette administration qui le ballote à son gré :

« Je m'approche de la file d'attente. Toujours ces mêmes figures fatiguées. Ces gens lassés. Ces étrangers qui viennent à l'aube pour un ticket. Il est six heures du matin et je suis devant la préfecture ». (p. 154)

Ainsi, le récit se clôture par un état d'esprit dysphorique du personnage principal qui tente d'évoluer dans un espace où il n'a pas sa place.

I.3 Cheminement identitaire du personnage principal : entre espace euphorique et dysphorique.

L'histoire d'Ahlème se présente sous forme de dix neuf parties relatant sa vie de façon synchronique, son enfance, en Algérie, jusqu'à sa majorité en France, avec tout ce que cela comporte comme responsabilités et problèmes.

L'identité du personnage principal est tissée dans deux pays différents, de deux continents opposés, longtemps rivaux et ennemis.

Ahlème a vu le jour, en Algérie, dans un village situé entre Sidi Bel Abbès et Tlemcen. Elle le quittera vers l'âge de onze ans avec son petit frère dans les bras, suite à l'assassinat de sa mère par les terroristes qui l'avaient attaquée en pleine cérémonie de mariage. Tous les convives ont été massacrés. Ni enfants, ni femmes n'ont été épargnés. Elle se souvient du jour de son départ :

« Je devais avoir dix ou onze ans lorsque j'ai perdu maman et que j'ai quitté l'Algérie avec Foued dans les bras [...] Je portais une robe bleue cousue par maman....Je quittais mon pays laissant derrière moi toute une partie de ma vie » (pp. 47, 134)

Ceci fut le premier traumatisme d'Ahlème. Une identité qui démarre mal.

Le récit s'ouvre sur une présentation directe du personnage principal :

« Je m'appelle Ahlème et je marche au milieu des gens ». (p. 7)

La narratrice est mêlée à l'action. Le JE du narrateur-agent est celui de l'héroïne. Ainsi le niveau de la narration décelé est celui d'intradiégétique, selon la distinction faite par J.P Goldenstein¹⁶.

¹⁶ Christiane, ACHOUR et Simone, REZZOUG, *Convergences critiques*, Alger, OPU, 2009, p.199

Comme cela a été démontré précédemment, une impression dysphorique se dégage des premières lignes du récit. Ahlème n'aime pas son espace d'évolution. Elle se sent étrangère à force d'être rejetée. Son cœur a froid au milieu de l'indifférence et de la froideur de ces français qui n'ont pas de temps pour les autres :

« ça caille dans ce bled, le vent fait pleurer mes yeux et je cavale pour me réchauffer (...) ceux qui courent, se cognent, sont en retard, se disputent, téléphonent, ne sourient pas » (p. 7)

Ahlème ainsi que ses semblables ont énormément de mal à s'adapter à ce côté de la méditerranée dont ils pensaient partager le même soleil que celui de l'Afrique, celui qui réchauffe les cœurs et les corps sans aucune ségrégation. Elle arrive à reconnaître les jeunes qui partagent ses origines sans grand effort :

«Et je vois mes frères qui, comme moi, ont très froid. Ceux-là, je les reconnais toujours, ils ont quelque chose dans les yeux qui n'est pas pareil, on dirait qu'ils aimeraient être invisible, être ailleurs. Mais ils sont ici ». (p. 7)

En quittant l'Algérie, Ahlème a quitté sa vie d'enfance et pénétra l'âge adulte des responsabilités :

«... j'ai quitté l'Algérie avec Foued dans les bras ». (p. 47)

En traversant la méditerranée, elle a perdu sa joie de vivre et son enthousiasme :

« Quand je suis arrivée sur cette terre de froid et de mépris, j'étais une petite fille enthousiaste et polie, et en moins de temps qu'il en faut pour le dire, je suis devenue une vraie teigne ». (p. 51)

Elle perdit ainsi ses valeurs inculquées en Algérie, sa mère patrie où, par exemple, l'école est fortement sacrée, représentant un lieu privilégié d'éducation et d'apprentissage :

« En Algérie, j'ai fait tout le début de ma scolarité dans une petite école communale où les filles et les garçons n'avaient même pas le droit de s'asseoir côte à côte. Nous avions un profond respect pour l'école et nous faisons toujours preuve d'une grande déférence envers notre professeur (...) Ma mère et mes tantes disaient souvent qu'un professeur était comme un second père et que c'était légitime qu'il me corrige ». (p. 50)

Notions complètement perdues, une fois en France. Ahlème s'imprègne de l'attitude des collégiens français et fond dans leur moule :

« J'ai vite laissé tomber mes bons vieux réflexes, le truc de se lever pour s'adresser au professeur, par exemple. Les premières fois que je l'ai fait ici, les autres élèves ont éclaté de rire. Je suis devenue toute rouge et eux disaient tous en chœur : « lèche-cul du prof ! »

J'ai très vite compris qu'il fallait que je m'impose et c'est ce que j'ai fait. Depuis, j'ai pas mal progressé. Comme dirait l'autre, je suis devenue un parfait modèle d'intégration » (p. 51)

Ceci contribua à l'échec scolaire d'Ahlème qui a suivi ainsi le sillage des enfants des banlieues :

« Si j'avais eu un prof ressemblant à Tonislav, je n'aurais certainement pas arrêté l'école à seize ans ». (p. 84)

Elle fait partie de ceux qui arrêtent l'école, très tôt, afin de travailler jeunes et de

pouvoir ainsi contribuer au maintien financier de la famille. La pension du père invalide ne suffisant plus, Ahlème fait le tour des boîtes d'intérim et exerce tous types de petits boulots qu'elle finira par cumuler au fil des années :

« Je crois avoir tapé dans tous les petits boulots les plus stupides qu'on puisse imaginer » (p. 39)

Une personnalité mal construite, bâtie sur une base instable, en manque d'affection parentale ; une mère qu'elle perdit très jeune et un père qu'elle ne connaissait pas jusqu'à ses huit ans.

Jeune travailleuse, Ahlème s'est vue épaulée par Tanti Mariatou, une voisine affectueuse, venant de la mère Afrique. Cette même voisine parvint à la libérer de ses complexes qui l'ont longtemps hantée :

« Au début de l'adolescence, tout s'est compliqué parce que j'étais précoce. J'avais tellement honte de ma poitrine que je la cachais sous de gigantesques pulls dix fois trop grand pour moi, d'autant plus que j'étais la seule de la classe à être déjà équipée [...] A seize ou dix sept ans, quand des garçons ont commencé à s'intéresser à moi parce que je ressemblais enfin à une jeune femme et moins à un loubard, je croyais qu'ils se moquaient de moi. Tantie se montrait alors rassurante, elle me disait : « Tu es très jolie et très maligne, laisse les garçons baver devant toi. Regarde un peu les autres filles et tu verras bien ce que tu vaux. Comme on dit : il faut guetter les assiettes vides pour apprécier son dîner ». (pp. 48,49)

Si Ahlème n'a pu évoluer correctement dans cet univers qui s'est imposée à elle, c'est parce qu'elle est passée du féminin au masculin sans crier gare. Une transition assez dure à vivre. En Algérie, elle était entourée de sa mère et des femmes du village. Leur préoccupation majeure était de se cacher des hommes. En France, elle se retrouve, presque tout le temps, à se bagarrer avec les autres garçons de sa cité :

«Arrivée à Ivry, avec le patron, ça a été le choc de la grande liberté, l'air frais. Il me laissait toujours m'amuser dehors seul et souvent il m'emmenait au bar PMU...Je suis passée sans escale d'un univers exclusivement féminin au monde des hommes ». (p. 48)

Avec un père étranger à ses yeux, cette personne qu'elle ne voyait que deux semaines par an, Ahlème subit un dur châtement qui est celui de côtoyer une nouvelle culture et de renaître dans une société qui lui est totalement différente de la sienne :

« Le quai est noir de monde, il y a des perturbations sur la ligne. Un train sur quatre je crois, c'est ce qu'ils ont dit à la radio.

Je suis donc forcée d'étreindre la barre du wagon. Il manque d'air ce RER, on me pousse, on m'opprime. Le train transpire et moi, je me sens étouffée par toutes ces silhouettes tristes qui cherchent un peu de couleurs. On dirait que le souffle de toute l'Afrique ne leur suffirait pas. Ce sont des fantômes, ils sont tous malades, contaminés par la tristesse [...] Je capitule et tends au contrôleur mon magnifique passeport vert justifiant de mon existence. Ses yeux d'oiseau malade se posent sur les inscriptions exotiques 'République démocratique et populaire algérienne'. Je le vois qui s'angoisse, la tête lui tourne, il est perturbé, il lui faut ses gouttes immédiatement.

-Vous n'avez pas un document écrit en Français ?''

-Commencez par l'ouvrir, vous verrez qu'il est bilingue, il y a votre langue à l'intérieur. » (pp. 17, 64)

A partir de ce qui a précédé, il nous est aisé de déceler la dysphorie des espaces d'évolution d'Ahlème. Ils sont plusieurs à revêtir cet aspect. En perpétuelle quête de travail, Ahlème passe la majeure partie de sa journée, dehors, dans le froid, à courir dans les rues de Paris : un espace qui l'insupporte et où les gens se cognent et s'ignorent. Loin de ressembler aux citoyens des rues algériennes, où les inconnus s'adressent entre eux en s'interpellant *khoyya* ou encore *Aâmi*, signifiant respectivement mon frère et mon oncle, en langue française :

« Depuis quelques minutes, chaque taximan qui vient vers nous et appelle le patron Aâmi, Foued est prêt à le suivre, en pensant que c'est lui le cousin qu'on attend. Je lui

explique alors que c'est juste une formule de politesse et qu'ici tous les types qui l'appelleront 'khoyya' ne sont pas forcément ces frères ». (p. 160)

Encore jeune célibataire, Ahlème n'a pas le temps de s'occuper de la jeune fille qu'elle est. Elle se voue corps et âme aux deux seuls hommes qui logent dans sa vie :

« Parfois, j'ai l'impression d'être née pour m'occuper des autres » (p. 35)

Le premier masculin de sa vie est son père sexagénaire surnommé *le patron*. Un père invalide, qui a perdu la raison depuis son accident de travail :

« Le patron, il est toujours comme ça, mais en ce moment, j'ai l'impression que c'est pire. C'est depuis l'accident, ça fera trois ans le mois prochain. Trois ans, c'est pas grand-chose, mais à le voir dans cet état, en train de dire des phrases qui n'ont pas de sens, assis toute la journée, dans son fauteuil, en pyjama, on pourrait croire que c'est depuis toujours [...] Invalidité reconnue, incapacité à travailler » (pp. 28, 29)

Elle s'occupe de lui dans leur petit appartement d'Ivry, à Paris, où il lui livre ses plus beaux souvenirs d'antan ; une échappatoire de son quotidien d'invalide qui lui remémore sa force de jeunesse et de son époque de père de famille, assumant ce rôle de responsable qui se sacrifiait tant pour ses enfants :

« C'était ce monsieur qui vivait en France pour y travailler, nous envoyer de l'argent pour que l'on mange bien et que l'on ait des belles robes le jour de l'Aïd-el-Kébir ».
(p. 50)

Ou encore ses souvenirs de bonhomme sociable, aimant la vie et ses amis :

« ... je l'ai écouté parler des parties interminables de dominos auxquelles il jouait chez Lakhdar lorsqu'il habitait rue des Martyrs. Le patron était très fort, il gagnait à tous les coups, il avait chaque fois les meilleurs combinaisons. Les autres l'enviaient, surtout Abdelhamid, qui essayait toujours de comprendre : 'Mais, Moustafa, comment diable fais-tu pour tromper l'adversaire et remporter toutes les parties ? Peut-être que tu as une technique spéciale que tu ne veux pas nous faire partager ? Ou alors peut-être as-tu envoûté le jeu de dominos de Lakhdar ?' »

« Avec ses amis Lakhdar et Mohamed, ils s'amusaient à resquiller, ils entraient par des sorties de secours pour ne pas payer leur place. C'était une mode à l'époque, il paraît. Enfin, c'est le patron qui le dit. Il y passait tout son temps libre. Il aimait les films américains, les westerns, Robert Mitchum...Il aurait voulu être acteur lui aussi, ou musicien ou un truc dans son genre. Dans les années 70, il jouait de la guitare pour les amis au fameux café de Slimane à la Goutte-d-Or et il se faisait appeler Sam. C'est qu'il avait du succès, le bourge ». (p.89)

L'appartement est un lieu euphorique pour Ahlème. Elle y retrouve son père dont elle s'occupe avec grand plaisir sans jamais s'en plaindre mais aussi, son frère cadet Foued qui, depuis quelque temps, lui donne du fil à retordre notamment, au lycée où ses problèmes ne font qu'empirer :

« Elle m'a lu, non sans une certaine jouissance, quelques-uns des rapports de discipline des professeurs qui ont exclu Foued de leurs cours. 'Insolent', 'violent', 'irrespectueux' furent les trois adjectifs le plus souvent employés. Je ne pouvais pas croire qu'il s'agissait de mon petit frère » (p. 59)

En grandissant dans une banlieue, Foued s'est transformé en un humain sauvage, un voyou des quartiers, toujours prêt à saccager là où règnent l'ordre et l'organisation. Il ne fait que suivre sans déroger à la règle propre aux enfants beurs, celle qui met en scène des français d'origine maghrébine, ayant échoué à l'école, non reconnus par le collectif à cause de leur mauvais comportement en société française, des êtres perdus entre deux cultures auxquelles ils n'arrivent pas à s'identifier. Rejetés des deux côtés, ils se révoltent contre le système mais de façon anarchique et brutale :

« L'élève Foued Galbi a uriné dans la corbeille à papier au fond de la salle de classe alors que j'avais le dos tourné, une odeur infecte a envahi mon cours. Je ne tolérerai plus ce comportement animal. M. Costa, professeur de mathématiques (...) Foued Galbi me menace en plein cours. Je cite : ‘‘Je sais où t'habites, bâtard !’’, ‘‘Je vais te casser la bouche, enculé, va !’’ » (p. 60)

Sans grande surprise, le lycée est tout aussi un espace dysphorique pour Foued que pour sa sœur Ahlème qui le quitta à un âge très précoce, alors qu'elle n'avait que seize ans à peine.

En dépit de tous ces problèmes familiaux, Ahlème garde le sourire grâce à son optimisme mais aussi grâce à ses amies et particulièrement, Tanti Mariatou, sa mère adoptive, une voisine qui a remplacé partiellement l'absence de sa mère :

« Heureusement Tantie Mariatou a été là pour me guider dans tous ces moments, elle a fait beaucoup pour mon frère et moi en essayant de combler comme elle pouvait l'absence de notre mère » (p. 49)

Une fois chez Tanti Mariatou, elle oublie qu'elle est en France et se sent en Afrique où le rapport parents-enfants reste des plus sacrés. Les aînés assurent bonne éducation aux juniors et ceux-ci doivent respect et déférence aux séniors. Ahlème reste ébahie devant le savoir-faire de cette bonne-femme d'origine sénégalaise, dévouée indéfiniment aux services et au bien-être de sa petite famille. A ses côtés, elle se sent forte et épaulée. Tantie Mariatou la soutient au quotidien si bien qu'Ahlème a envie de lui ressembler dans sa vie d'adulte.

Comme d'autres acteurs actifs dans la vie d'Ahlème, nous retrouvons ses deux amies d'enfance : Nawel et Linda, deux jeunes françaises d'origine maghrébine qu'Ahlème retrouve, de temps en temps, pour échapper à son lourd quotidien. L'espace d'une après-midi, elle se livre, en leur compagnie, aux rires les plus fous, provoqués par les médisances de chacune.

Près d'elles, Ahlème se sent inférieure. A ses yeux, elles mènent la belle vie aux côtés

de leurs petits copains, des réguliers français d'origine maghrébine, eux aussi. Leur unique quête est de se marier avec des hommes partageant les mêmes origines, la même culture et la même religion.

De temps à autre, elles essaient de présenter des hommes à Ahlème pour la sortir de son célibat et former ainsi une trinité de couples, chose qui déplaît fortement à la jeune fille. Pour elle, l'écu de son cœur finira bien par faire apparition dans sa vie un jour ou l'autre, sans l'intervention de ses deux copines.

Dans ce sens, Ahlème perçoit sa vie sociale de façon euphorique où les actions se déroulent dans des espaces dysphoriques. Malheureusement pour elle, ils sont nombreux ; en l'occurrence la préfecture : lieu cauchemardesque par excellence où la dignité humaine et le respect d'autrui n'ont plus de sens :

« ...c'est la grosse ambiance devant la préfecture. En général, des flics nous gèrent comme si nous étions des animaux. Les connasses, derrière cette putain de vitre qui les maintient loin de nos réalités, nous parlent comme à des demeurés, bien souvent sans même nous regarder dans les yeux ». (p. 52)

Elle s'y rend tous les trois mois, dans le but de renouveler son titre de séjour, qui lui permet de rester sur le sol français où elle végète, à l'instar de milliers de jeunes beurs condamnés avant d'avoir fait leur preuve, à cause de leurs origines africaines, notamment, maghrébines.

A chaque fois, elle y rencontre des milliers d'étrangers africains et européens dont un qui retiendra son attention : le jeune Tonislav. Issu de l'Europe de l'est, ce jeune séduisant jeune homme arrive, à l'inverse de tous les jeunes hommes qu'Ahlème a pu rencontrer jusqu'à ce jour, à la faire succomber à son charme au point de l'amener à voir en lui l'homme avec qui elle conjuguerait son avenir, un rêve qu'on lui enterre avant son réveil. Il est expulsé de France sans pouvoir le lui signaler ou lui dire au revoir.

C'est pourquoi et en parallèle à ses problèmes familiaux et personnels, Ahlème se réfugie de temps à autre au Café des Histoires où elle s'invente une nouvelle identité. Séduite par le nom de ce café, elle s'invente un nouveau nom, une nouvelle profession,

une nouvelle vie.

Ce nouveau terrain d'existence d'Ahlème, composé de réalité et de fiction, représentant respectivement les souvenirs et les prolepses fictives, revêt l'euphorie et rejoint ainsi ses autres espaces de bien-être.

Parmi ces derniers, celui issu de ses souvenirs d'enfance, tissés ici, en Algérie.

Lors d'un court séjour à son village où elle s'était rendue avec son père et son frère, la jeune fille découvre l'amère réalité de ses mémoires illusoires. Ce voyage électrochoc sur lequel elle avait misé pour réanimer son frère de son oisiveté vicieuse, n'aboutit pas grandement. Elle réalise, ainsi que lui, qu'en dépit de leurs problèmes en France, leur pays hôte reste, de loin, meilleur que l'Algérie où les gens végètent, souffrent et subissent sans agir. Sa place n'est pas ici non plus. Ahlème est perdue :

« Le cousin Yousef, lui, ne connaîtra jamais la France. Il m'a appris que la moitié de la population a moins de vingt cinq ans et, démunie, ne sait pas quoi faire de ses rêves (...) ces gens ont connu une guerre civile, la faim et la peur, et même si la France n'est pas ce qu'ils croient, on n'y est pas si mal, parce que ici, c'est peut-être pire en fait (...) » (p. 166)

« Je passe mes journées à écouter les gens, à essayer de me souvenir de qui je suis. J'ai du mal à l'admettre, mais en réalité ma place n'est pas ici non plus ». » (p. 164)

Ainsi, le portrait identitaire d'Ahlème se dresse parfaitement : une jeune fille responsable, forte, optimiste, toujours prête à porter les armes et à aller au front familial. Un personnage courageux, fidèle aux siens, généreux avec tout le monde, en oubliant, bien souvent, sa propre personne. Elle est née pour servir sa famille en premier. En dépit d'être sous un ciel européen, elle suit sans déroger aux coutumes arabo-africaines : le collectif familial avant son individu personnel. S'oublier en se rappelant les siens.

I.4 Définition et genèse de l'anthroponymie :

L'onomastique est née à la fin du XIX^e siècle. Le mot, apparu pour la première fois comme substantif en 1868, désigne l'une des activités des rédacteurs du *Dictionnaire topographique de la France* commencé en 1860. Elle regroupe l'étude de la toponymie (étude des noms de lieux) et l'anthroponymie (étude des noms de personnes), présente étude de notre corpus.

Dès les années 1880, l'historien Fustel de Coulanges porte son regard sur l'onomastique. Mais c'est à Albert Dauzat qu'il faudra reconnaître la première fondation. Entre 1926 et 1948, date de la création de la *Revue internationale d'onomastique*, Dauzat codifie les méthodes et les formules de cette discipline.

Les noms de personnes peuvent être attribués à un objet ou à un monument, c'est dire que l'onomastique permet d'étudier avec précision les dispositions des peuples sur des territoires donnés comme elle permet aussi de suivre les vagues migratoires, en étudiant la diffusion de certains anthroponymes à travers le territoire.

I.4.1 Analyse anthroponymique des personnages de *Du rêve pour les oufs*

Il nous est pratiquement impossible d'imaginer un récit sans personnages. ces derniers l'habillent et contribuent à créer un effet de réel, à donner, au récit fictif, une vraisemblance.

Un personnage est un être de papier que l'on peut discerner par son nom, son sexe, son âge, son origine sociale et son vécu.

Parfois, le personnage est fortement imagé et l'illusion du réel poussée à un point tel que le romancier éprouve le besoin de bien marquer la distance :

« Ce livre étant une fiction, toute ressemblance avec des personnages réels serait fortuite »¹⁷

« Toute ressemblance avec des noms de personnes ou de lieux déjà existants est purement fortuite ».¹⁸

Ce qui est le cas du personnage principal de notre présent corpus. L'héroïne Ahlème pourrait être calquée sur bon nombres de banlieusards français d'origine maghrébine.

Faïza Guène a doté son principal être de papier d'une forte teinte émotionnelle, extrêmement vive et amplement marquée, qui facilite l'attention du lecteur et mêle, ainsi, sa perception fictive de l'histoire à la réalité :

« les personnages portent habituellement une teinte émotionnelle (...) Attirer les sympathies du lecteur pour certains d'entre eux et sa répulsion pour certains autres entraîne inmanquablement sa participation émotionnelle aux événements exposés et son intérêt pour le sort du héros »¹⁹

¹⁷ OUOLOGUEM Yambo, *Le Devoir de Violence*, 1968, cité par Christiane, ACHOUR et Simone, REZZOUG, *convergences critiques*, Algérie, OPU, 2009, p201

¹⁸ Ahmadou, KOUROUMA, *Les Soleils des Indépendances*, Ibid. p. 201

¹⁹ Ibid. p. 200

Le choix des noms attribués aux personnages dans notre corpus *Du rêve pour les oufs* s'avère très intéressant à analyser. La plupart des noms sont chargés de connotations dues à leur racine arabe, mais surtout d'un acte d'onomatomancie, c'est-à-dire la faculté de prédire la qualité du personnage à travers son nom.

Ainsi, nommer un personnage se révèle un acte intentionnel de l'auteure répondant à ses desseins narratifs. Le nom a donc un fonctionnement référentiel qui accrédite la fiction et l'ancre dans le socio-historique qui assure la cohérence. Le nom est à la fois produit pour un texte et producteur de sens dans ce texte.

Du côté de la réception de l'œuvre, un lecteur attentif interroge ces noms et s'intéresse à l'arbitraire du signe :

« En tant que signe linguistique, le nom est un signe arbitraire. La notion d'arbitraire désigne le rapport non nécessaire entre le signe et son référent. Mais le degré d'arbitraire du signe diminue et le signe devient motivé quand un lien existe entre le signe et son référent, ici le nom et le personnage qu'il désigne, que ce lien s'établisse avec la partie signifiante ou la partie signifiée du signe. C'est ce mécanisme linguistique et textuel que nous appelons la motivation ».²⁰ Ainsi, le lecteur revêt l'habit du détective onomatomancien²¹

L'étude qui va suivre nous permettra de dévoiler l'intention de l'auteure en attribuant tel nom à tel personnage. Nous essaierons ainsi de discerner les différentes significations de ces noms, en nous référant à des explications intuitives mais argumentées.

Du rêve pour les oufs est peuplé d'un bon nombre de personnages dont nous retenons et analysons les plus importants et significatifs, à commencer par son héroïne Ahlème.

²⁰ Caroline, MASSERON et Brigitte, PETITJEAN, 1979, p. 76 cité par Christiane ACHOUR et Simone, REZZOUG, p. 203

²¹ Roland BARTHES, cité par Christiane, ACHOUR et Amina, BEKKAT, *Convergences Critiques II*, Algérie, édition Tell, 2002, p. 45

Viendront ensuite son père : le patron, son frère : Foued, son amie : tantie mariatou et ses trois fils : Issa, Moussa et Amady.

Les quatre premiers personnages sont les principaux du récit autour desquels tourne l'histoire. Les enfants de Tanti mariatou, les amies d'Ahlème, son coup de foudre serbe prénommé Tonislav ainsi que d'autres personnages auxquels l'auteure a attribué de petits rôles, ne feront pas partie de notre analyse qui s'attardera essentiellement sur ceux, en rapport plus ou moins direct avec l'héroïne.

I.4.1.1 Ahlème : nom propre féminin pluriel d'origine arabe qui signifie rêves, songes, vision idyllique. Il est porteur d'optimisme, d'évasion et d'espoir.

C'est la mère d'Ahlème qui le lui a choisi ; rituel, tout à fait normal, que de choisir un prénom pour son enfant. Il le porte au moment même où il commence à porter son patronyme. Il naît avec l'individu, vit avec lui et meurt avec lui. Il le suit partout, partage ses joies et ses déboires et reste fidèlement à ses côtés dans sa prospérité comme dans son infortune. Par conséquent, il fait partie intégrante de lui, de sa personnalité, de son destin.

Ahlème est née pour rêver, certes, mais avant tout et contre son gré, pour vivre les rêves de sa mère qui la voulait et là voyait jeune mariée, portant les sept tenues traditionnelles qu'elle aurait cousu de ses propres mains, étant donné qu'elle était couturière réputée de son village :

« Pendant de longs mois, elle a ainsi réalisé les sept tenues traditionnelles de la mariée... C'est maman qui a choisi de m'appeler Ahlème. Mon prénom signifie "rêve" en arabe. Celui de maman était de me voir un jour avant tout défiler dans les sept tenues traditionnelles de mariée ». (pp. 70,73)

L'auteure Faïza Guène a puisé du réel arabe pour pêcher le prénom de son héroïne et a, ainsi, versé dans un nominalisme habituel, ordinaire et banal, un prénom familier au monde arabe, assez prisé et couramment utilisé.

Aucune indication textuelle explicite ne permet de dresser le portrait physique d'Ahlème. On lui devine une forte poitrine qui l'a longtemps complexée et d'autres formes généreuses :

« Au début de l'adolescence, tout s'est compliqué, parce que j'étais précoce. J'avais tellement honte de ma poitrine que je la cachais sous de gigantesques pulls dix fois trop grands pour moi, d'autant plus que j'étais la seule de la classe à être déjà équipée. Les autres filles d'une extrême platitude à tous les niveaux, m'enviaient. Si elles savaient qu'alors je m'écrasais le matériel pour que ça paraisse moins gros... » (p. 49)

On lui devine également, une chevelure raide non souple, dans le début de la huitième partie du livre, intitulée RDV, page 81 : *« ...j'ai fait un brushing pour raidir mes cheveux ».*

Autres caractéristiques capillaires d'Ahlème, ses coiffures d'Afrique noire dont l'une qui consiste à tresser tous les cheveux en leur rajoutant de faux ou vrais cheveux, donnant ainsi une longueur à la coiffure.

Ceci nous révèle l'influence qu'a la Sénégalaise Tanti Mariatou sur Ahlème. Elle est sa coiffeuse attitrée pour les tresses :

« Tantie Mariatou tire toujours trop fort, je le sais, il est arrivé qu'elle me coiffe aussi. Le résultat est bien joli mais, pour y parvenir, elle t'arrache le crâne comme de la moquette et ça peut durer des heures. Il faut serrer les dents, ça passe mieux ». (p. 23)

Une lecture plus profonde de ce trait capillaire nous décèle une affirmation identitaire intentionnée par le personnage principal Ahlème. Ayant beaucoup de mal à s'intégrer et à fondre dans le corps social français, elle s'en démarque à la première occasion et à la moindre possibilité, en l'occurrence ses coiffures qui permettent, aux premiers abords,

de deviner ses origines. Une sorte de NON lancé à la figure de tous les Français : Non, je ne suis pas d'ici. Non, je ne suis pas comme vous.

Une âme révoltée sommeille en Ahlème. Les lignes du récit lui dressent un caractère adolescent fort, toujours sur la défensive, virilisé par le biais de sa mode vestimentaire et accentué par son attitude de garçon manqué :

« ...j'étais un vrai petit mec. Tantie Mariatou a en horreur tous mes sweats larges, baggies et autres joggings, alors quand j'ai le malheur de porter une casquette, n'en parlons pas, je l'exaspère ». (p. 47)

L'individu est le fruit de son entourage. Une fois en France, Ahlème pénètre de plein pied le monde des hommes, des masculins, des banlieusards. Avec un père absent au travail et orpheline de mère, elle passait une grande partie de la journée, dehors, à jouer et à se bagarrer avec les garçons. C'est ce milieu là qui a forgé en elle la masculinité de son être, trait essentiel pour se défendre dans une banlieue, espace à haut risque, par excellence, où l'oisiveté est reine de tous les vices :

« Arrivée à Ivry avec le patron, ça a été le choc de la grande liberté, l'air frais. Il me laissait toujours m'amuser dehors seule...Dans la cité, je jouais au ballon avec les bonshommes et, comme eux, je tirais les cheveux des filles et leur piquait leur corde à sauter pour les fouetter avec. Je suis passé sans esacle d'un univers exclusivement féminin au monde des hommes ». (p. 48)

Heureusement pour elle, la virilité acquise malgré elle, s'estompa au fil du temps grâce à Tantie Mariatou, son amie et confidente. En effet, sa patiente intervention auprès d'elle, lui a permis d'éclore telle une chenille pour devenir un beau papillon. Elle lui fait découvrir le monde des Eves, celui de la coquetterie :

« Elle m'a fait découvrir les magasins de filles, les chaussures à talons et le maquillage. J'ai mis du temps à adhérer ». (p. 47)

Le récit s'articule sur de brefs passages sur l'enfance de l'héroïne, son adolescence aussi mais s'axe essentiellement sur son âge adulte, ses responsabilités familiales, ses engagements et ses préoccupations : *« J'ai vingt-quatre ans et le sentiment d'en avoir quarante ». (p. 41)*

Comme démontré dans le point sur le cheminement identitaire du personnage principal, nous rappelons que ce dernier est muni de grandes qualités telles que la responsabilité, l'instinct protecteur, le pardon, la patience, l'optimisme et l'amour, qualités forgées et acquises à travers le temps et ses aléas : *« Je suis un peu comme un chat, c'est comme si j'avais eu plusieurs vies déjà ». (p. 41)*

Elle voue à son petit frère un amour infini, semblable à celui d'une mère pour son enfant. Elle essaie de se montrer digne et à la hauteur de cet héritage humain qui s'est imposé à elle : *« Arrête de te prendre pour ma mère ! T'es pas ma mère ! » (p. 114)*

Bon nombre de fois, il lui arrive de se décourager et de se sentir inférieure aux autres,

« Tu crois que j'en ai pas marre de tafer comme une chienne ? Toujours en train de courir pour gratter de l'argent par-ci par-là ». (p. 112)

Cependant et en dépit de ces obstacles, l'espoir veille en elle telle une lampe au chevet d'un malade et elle reste optimiste et rêveuse. Elle porte bien son nom :

« Mais bien sûr que j'aspire à mieux, mais il faut bien vivre....Je me dis que si un jour je deviens ouf comme mon père, au moins mon histoire sera inscrite quelque part, mes enfants pourront lire que j'ai rêvé ». (p. 41)

Oui ! Ahlème rêve et elle l'écrit. Elle donne à son quotidien une touche scripturaire et ce, dans une sorte de journal intime qu'elle tient dans ses moments de solitude et d'intimité :

« Parfois, il m'arrive d'écrire des choses dans un petit carnet à spiral que j'ai chouré au Leclerc de l'avenue. Dedans, je raconte un peu ce que je vis, ce qui me met de bonne humeur ou ce qui me fait péter un boulard ». (p. 41)

Un autre trait descriptif d'Ahlème sur le plan moral : sa confession musulmane. En effet, une phrase du récit extraite de la quatrième partie intitulée *Le chat à neuf vies* nous révèle qu'elle croit en la prophétie de Mohammed, non par conviction personnelle mais par acculturation et héritage religieux familial et ancestral :

« Les gens qui remplissent leur frigidaire en faisant ce qu'ils veulent ont bien de la chance. Si c'était mon cas, je rendrai grâce au bon dieu bien plus de cinq fois par jour, ça mériterait au moins ça ». (p. 41)

I.4.1.2 Le patron : est le surnom que donne Ahlème à son père Mustapha Galbi.

Ce dernier est un personnage assez passif dans la vie d'Ahlème. Invalide à cause d'un tragique accident de travail, il s'est retrouvé, du jour au lendemain, dépendant de sa fille. Sans elle, il n'est rien. Ce que l'on peut détecter de son apparence physique, est qu'il est moustachu et ceci, est clairement lisible dans l'extrait suivant de la page 87:

« Aujourd'hui mon père n'est plus un homme. Tout s'effondre. Le patron a voulu raser sa grande et généreuse moustache, il a mal calculé son coup, devait avoir la tête ailleurs, et il s'est loupé ».

Personnage assez loufoque, il dramatise tout et donne au moindre petit incident une ampleur phénoménale, comme par exemple l'anecdote de la moustache. L'ayant ratée au rasage, il se traite de tous les noms et son monde s'effondre à ses yeux :

« Je suis plus un homme, moi. Mon fils, il a plus de moustache que moi ! Je ne sors plus dehors, je ne vais plus travailler...J'ai perdu l'honneur ! Moi j'avais un honneur. J'ai porté le drapeau tout en haut ! J'étais fier et je regardais le ciel ! » (p. 87)

Le père d'Ahlème, en l'occurrence le patron, est le premier fou de sa vie. Son premier temps de convalescence était assez dur. Il se croyait toujours dans la vie active :

« Dans les premiers mois qui ont suivi l'accident, il y a eu des matins où papa se réveillait à quatre heures, en pleine semaine, comme d'habitude, faisait ses ablutions, priait, préparait sa gamelle et s'apprêtait à sortir. D'ailleurs, je crois qu'il ne faisait pas toutes ces choses dans un ordre logique. Lorsque je me rendais compte qu'il était debout, je devais me lever et lui expliquer qu'il n'allait pas travailler et ça me faisait mal au cœur parce qu'il me répondait, confus : Oui, c'est vrai, tu as raison, j'avais oublié, qu'on est Dimanche » (p. 30)

Avec le temps, il a appris à régir ses jours en fonction des programmes de télévision. Chaque programme correspond à une heure bien précise :

« Alors il passe tout son temps devant la télé qui est devenue un membre de la famille à part entière. C'est elle qui régite la nouvelle vie du patron, il n'a plus besoin de montre. Télématin, c'est l'heure du café, les infos, c'est l'heure du déjeuner, Derrick, c'est l'heure de la sieste, et le générique final du film du soir, c'est le moment où il va se coucher. Il s'en dort, et le lendemain, le même rituel recommence. Depuis qu'il est à côté de la plaque, il vit une journée éternelle ». (pp. 28, 29)

De là, il nous semble tout à fait clair que le choix du surnom « le patron » est intentionnel par Ahlème. Elle flatte ainsi l'égo de son père et lui fait sentir qu'il est toujours sain d'esprit et responsable d'eux. Elle joue le jeu devant lui avec son cadet Foued.

I.4.1.3 Foued : nom masculin d'origine arabe qui signifie généreux, qui a du cœur.

Physiquement, Foued est un beau garçon typé comme le démontre l'extrait suivant de la page 102 :

« C'est vrai que Foued est un très beau garçon, il a une jolie peau mate, des yeux noirs malicieux, de belles dents, un petit corps raisonnablement bien fait pour son âge et, règle d'or chez lui, été comme hiver, les cheveux tondus presque à ras. »

Ce personnage est très important pour Ahlème. De huit ans son cadet, elle le considère comme son enfant :

« Tu te sens pousser des ailes parce que t'as eu seize piges ? N'oublie pas que t'as pissé au lit jusqu'à huit ans et que 8, c'est seulement la moitié de 16 ! Et n'oublie pas non plus qui a nettoyé ton carambar tout pisseux à cette époque-là ! »

D'un tempérament contradictoire, Foued est dépendant et indépendant, à la fois. Il est une véritable source de problèmes pour sa sœur qui tente, à chaque fois, tant bien que mal, de le tirer d'affaires.

La vie, en banlieue, a fait de lui un être rebelle. Considéré comme étant un élément perturbateur au lycée, on finit par le renvoyer et il s'est trouvé ainsi exposé aux grands vices de l'oisiveté qu'il côtoie au quotidien dans sa cité.

I.4.1.4 Tanti Mariatou :

L'analyse du prénom Mariatou se portera sur la racine Maria qui, nous le verrons, va en adéquation avec ce personnage.

Maria : nom féminin hébreu qui signifie celle qui élève.

Mère exemplaire et épouse remarquable, Tanti Mariatou est le puits d'affection et de soutien pour Ahlème. D'origine sénégalaise, elle est coiffeuse dans un salon africain et une femme active à l'extérieur comme à l'intérieur où elle s'occupe de ses quatre enfants et de son mari, qui est professeur de mathématiques au lycée.

C'est une belle femme comme la décrit le passage suivant :

« Ses lèvres sont charnues, ses hanches larges et sa cambrure en ont fait rêvé plus d'un au village à l'époque. Bien qu'assez rebondie, elle possède quelque chose de très naturel qui rend sa démarche aussi légère que celle de l'antilope. » (p. 19)

Dévouée corps et âme à sa famille, Tanti Mariatou jumelle l'amour avec la sévérité. En grande réfléchie, elle éduque et oriente tout en aimant :

« Tanti Mariatou, la mère dans toutes sa splendeur, a volé la douceur à son essence, on croirait qu'elle a arraché au cotonnier ce qu'il a de meilleur pour couvrir ses petits. Je suis chaque fois fascinée de la voir les éduquer fermement tout en les baignant dans le miel. » (p. 19)

I.4.1.5 Les enfants de Tanti Mariatou : Moussa, Issa et Amady

Moussa : de l'hébreu Mosheh : sauvé des eaux pour échapper à la répression du pharaon qui voulait tuer les nouveau-nés masculins. Moussa fut placé dans une corbeille et confié aux flots du Nil par sa mère.

Issa : de l'hébreu Issa (Jésus) qui signifie sauveur.

Amady : la seconde partie du livre est très révélatrice sur ce prénom du 3^{ème} fils de Tanti Mariatou, choisi par Ahlème. En effet, en suivant le fil narratif, on réalise une forte analogie avec l'histoire des religions sur la terre. Aussi, la signification donnée à ce prénom est intuitive mais, fortement convaincante. Nous estimons qu'il serait un diminutif ou encore un surnom donné au prénom original Mohammed. Certains l'appellent Hamou, Hamada, Hamouda et d'autres Amady comme notre auteure.

Un arbre qui fait pousser des billets verts à la place des feuilles. Tel est le marquant souvenir de Tantie Mariatou, la meilleure amie d'Ahlème, de son cousin Yahia. Cette expression est reprise pour titrer la deuxième partie du livre. Un choix, loin d'être anodin dont une analyse plus profonde, permet de comprendre le grand message que veut faire parvenir l'auteure à ses lecteurs. Pour le déceler, un détour anthroponymique est nécessaire. Dans cette partie, on découvre la famille de Tanti Mariatou avec la présentation de ses trois garçons de l'aîné au benjamin, portant respectivement les prénoms de Moussa Issa et Amady.

Dans cette partie du roman, Faïza Guène dresse deux axes temporels : un horizontal, linéaire où certains ont gardé le même statut à travers les temps, comme par exemple la gitane dont l'image et la perception restent identiques aux autres cultures : vagabonde, médium, sans statut identitaire social :

« Cette vieille femme m'intrigue vraiment. Je ne saurai pas lui donner d'âge, ni d'époque d'ailleurs. Elle est comme un dehors du temps » (p. 22)

En contrepartie, un second axe se dresse en vertical où l’auteure déforme l’histoire des religions pour construire une fiction vraisemblable. Cette déformation se trouve dans le passage où la gitane confie à Tantie Mariatou, l’amie d’Ahlème, que son benjamin Amady allait être un homme d’exception, marquant à jamais l’Histoire. Cela ressemble beaucoup à ce qui est dit dans le coran mais, la différence réside dans l’identité du messager. L’Ange Gabriel avait affirmé à la Sainte Vierge que son enfant Issa allait changer la destinée de tout un peuple. Dans le roman, l’auteure attribue cette destinée à Amady dont l’étude anthroponymique nous a démontré qu’il est dérivé du prénom Mohammed.

Théologiquement, ces trois prénoms représentent les trois derniers messagers des trois grandes prophéties divines sur cette terre. A savoir: le judaïsme révélé à Moussa (Moïse), le christianisme à Issa (Jésus) et l’islam à Mohammed. Suivant l’ordre chronologique des révélations divines, elles proviennent toutes d’une même et unique source : le ciel, et prônent toutes les trois, le culte de Dieu. Une seule source; une seule terre. Mêmes racines, mêmes prophètes. Même message: La vie, représentée par les feuilles de l’arbre, destinées à verdir et vivre en continu les unes derrière les autres. Chaque feuille respectant son cycle de vie et celui des autres, pour maintenir un arbre verdoyant, respirant la pureté pour grandir plus fort, plus haut et tutoyer les étoiles. Faïza Guène tente de créer des ponts de tolérance, de respect, de communication et d’amour entre les différences créées par l’homme lui-même. Mais malheureusement, le dollar prime sur tout.

I.5. L'articulation du rapport du titre avec le nom du personnage principal :

Dans ce point, nous allons voir le rapport qu'entretient le titre avec le nom du personnage principal, la mise en rapport de l'anthroponymie de ce dernier avec les différents rêves décelés dans le récit et à leur lumière, et nous allons dégager une seconde lecture du titre dont la première est déjà traitée lors de l'analyse titrologique, et que nous rappellerons pour un meilleur enchaînement analytique.

Mais avant de commencer, un détour définitionnel du mot rêve nous semble nécessaire car c'est autour de lui que la trame de l'histoire est tissée.

Rêve²² : nom masculin, du verbe rêver.

1^{ère} entrée : production psychique survenant pendant le sommeil et pouvant être partiellement mémorisée.

2^{ème} entrée : fait de laisser aller librement son imagination, sans chercher à la soumettre au contrôle de l'attention, ni à l'accorder avec le réel ; cette construction imaginaire elle-même, utopie, chimère :

Toutes ces suppositions appartiennent au domaine du rêve. Un rêve éveillé. Poursuivre un rêve.

3^{ème} entrée : Représentation, plus ou moins idéale ou chimérique, de ce qu'on veut réaliser, de ce qu'on désire, fantasme :

Accomplir un rêve de jeunesse. Des rêves de gloire, de puissance. Son rêve serait de se retirer dans le midi.

A la lumière des trois entrées définitives du mot *rêve*, nous avancerons, en faisant abstraction de la première entrée réservée à la fonction onirique du cerveau car, comme nous allons le montrer, aucun rêve d'aucun personnage n'appartient à la période

²² *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, Tome 9, relais à synchronie, France, 1985, p. 8953

nocturne destinée au sommeil mais bien au contraire, leurs rêves naissent le jour, en plein réveil et activités physiques conscientes ; ils rêvent surtout en rêvassant.

Faïza Guène semble concentrer sous son choix nominal du personnage principal qui est Ahlème (nom féminin pluriel qui signifie rêves en Arabe), les rêves des autres personnages et les lui confie, en lui faisant porter la casquette du narrateur. Son principal être de papier revêt l'optimisme et l'espoir mais aussi la lassitude et la faiblesse par moment :

« Je regarde les gens passer, courir, flâner. J'ai le sentiment étrange que tous sont heureux sauf moi... c'est comme si tous ces gens avaient des tas de rêves dont moi je serais privée. » (p. 126)

Foued, son frère cadet, rêve de suivre une formation en sport-études dans une section de football parce que c'est sa passion depuis l'âge de six ans.

Le rêve secret de Tanti Mariatou est d'aller s'installer en Amérique et d'y ouvrir un grand salon de coiffure.

Ses deux copines Linda et Nawel partagent le même rêve, la même espérance, le même désir : épouser un homme qui a les mêmes origines qu'elles.

Tous ces rêves sont tout ce qu'il y a de plus ordinaire, émanant de personnes sensées. Leur rapport avec le titre *Du rêve pour les oufs* est contradictoire. Ce ne sont pas des fous qui rêvent mais des personnes saines d'esprit, optimistes et confiantes.

A partir de là, l'on pourrait dégager une double lecture du mot *ouf* en prenant en considération l'origine arabe du personnage principal et de son auteure. En effet, l'interjection *ouf* n'a pas tout à fait la même signification en Français qu'en Arabe. Cette dernière est utilisée par les arabes pour exprimer leur exaspération et leur lassitude. Aussi, en plus de la folie qui est le sens le plus probant, étant donné son

contexte spatio-temporel, on pourrait lui attribuer une autre interprétation inspirée par les différentes analyses faites jusque-là.

Le peuple du récit est actif, travailleur mais surtout révolté et dit, bien souvent, de façon implicite et en aparté : *Ouf, j'en ai marre. Ouf, j'en peux plus.*

Dans ce sens, cette seconde interprétation trouve sa place. L'auteure Faïza Guène présente le rêve de ceux qui disent Ouf.

Chapitre II :

**La quête identitaire à travers la langue
dans le roman**

II.1 Evolution historique de la langue française en France :

Dans ce deuxième chapitre, il nous semble nécessaire d'étudier l'évolution de la langue française, en France, à travers les siècles, pour définir les facteurs qui ont mené à l'affirmation du produit non fini qu'est la langue, et prouver que cette dernière n'est pas seulement un simple outil de communication, mais aussi, un outil marqueur social, porteur de démarcages identitaires.

Selon Emil Cioran²³, on n'habite pas un pays, on habite une langue, C'est dire que les peuples sont soumis à l'évolution de l'Histoire et des changements qui y surviennent. Par conséquent, la langue évolue, donne et emprunte ; elle change d'usage et se multiplie pour satisfaire les besoins de ses usagers.

La langue française se constitue à partir du latin qui était introduit en Gaule par la conquête romaine. Le français s'est vite différencié du latin au fil des siècles. Son origine serait le latin populaire qu'on appelait également le « roman » parce que cette langue était utilisée dans une grande partie de l'Empire romain à qui s'ajoutait la langue celtique que parlaient les gaulois, sauf que cette langue n'était pas écrite.

Suite aux invasions dites barbares aux IV^e et V^e siècle, les dialectes qui composaient la langue gallo-romaine, ont subi l'influence des langues germaniques.

A partir du VIII^e siècle, apparaît le mot « France » et le latin se voit mis à l'écart. Le Français s'impose progressivement et le premier texte qui fut connu et écrit en cette langue nouvelle est le serment de Strasbourg en 842.

Suite au régime féodal qui s'étendit du X^e au XIII^e siècle, les territoires se divisent et entraînent une très grande différenciation des dialectes qu'on regroupe, cependant, en deux catégories : au nord, il y a les langues d'oïl et au sud les langues d'oc.

« Oïl et Oc sont les deux formes anciennes du mot 'oui' »²⁴

Les rois ont d'abord imposé leur pouvoir dévolu au nord de la France qui était dominé par les langues d'oïl et c'est un de ses dialectes, le francien, qui est à l'origine du

²³ Emile Cioran, écrivain francophone d'origine roumaine. Né en 1911 en Roumanie et décédé en 1995 à Paris.

²⁴ Denise, BRAHIMI, *Langue et littératures francophones*, Paris, éd. Ellipses, p. 5

Français. Et, dès le XIII^e siècle, le francien se voit être devenu la langue de la cour et affirme, de cette manière, sa supériorité. Par contre, au sud du pays, les langues d'oc perdent de leur vigueur et de leur vitalité, elles se voient affaiblies et remplacées par d'autres parlers locaux.

Au XIV^e et au XV^e siècle, on assiste au déclin du régime féodal et la France devient un pays de plus en plus unifié qui contribue à l'extension d'une seule langue différente de l'ancien français. On constate, dès lors, que la langue est régie par le pouvoir politique qui constitue un facteur puissant et déterminant de son statut. Cela se confirme dès la première moitié du seizième siècle par le roi François 1^{er} qui abroge l'emploi du latin dans les tribunaux, ce qui signifie que la France jouit, désormais, d'une langue nationale qui se voit transformée non seulement en une langue officielle, mais également, en une langue de culture, riche et vivante pour bon nombre d'écrivains de ce siècle. La victoire du Français sur le latin est bien réelle et cela se confirme par les chefs-d'œuvre qui en découlent.

Le XVII^e siècle est l'avènement du Français écrit par les auteurs dits classiques, car il est le siècle de la renaissance qui se traduit par l'imitation des anciens mais dans leur propre langue qui est le Français. Ces auteurs sont appelés aussi les écrivains du siècle de Louis XIV et ce, pour montrer la puissance du pouvoir politique sur l'épanouissement de la langue française mais aussi de la littérature. Le Français devient réglementé par les grammairiens, comme Malherbe et Vaugelas. Des règles strictes et claires régissent la langue qui devient matière d'enseignement. En 1635, l'académie française est fondée par Richelieu dont le but est, selon Marc Fumaroli « *donner à l'unité du royaume forgée par la politique une langue et un style qui la symbolisent et la cimentent* ».

« L'article XXIV des statuts précise que « la principale fonction de l'Académie sera de travailler avec tout le soin et toute la diligence possibles à donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences »²⁵.

²⁵ <http://www.academie-francaise.fr/langue/index.html>

L'ensemble des mesures prises par Richelieu resteront conservées au fil des siècles ou presque. Au XVIII^e siècle, après que la grammaire fut fixée sans transformations importantes, les auteurs de cette ère, connue surtout sous le nom de siècle des Lumières et de l'Encyclopédie, optent pour un français simple sans phrases complexes qui correspond plus à la clarté des esprits. L'auteur qui s'est le plus approprié la langue pour traduire les pensées les plus intimes est Jean Jacques Rousseau. Le romantisme est né et la langue française est admirée par tous les écrivains. Elle devient la langue des sciences avec des termes précis et celle des métiers.

Le Français prend une autonomie et se détache progressivement du pouvoir politique, mais cela ne va pas durer longtemps. En effet, l'Abbé Grégoire qui était chargé par la convention des questions relatives à l'enseignement de 1792 à 1794, demande aux enseignants de lutter contre un quelconque dialecte utilisé par les élèves et impose le Français comme unique langue nationale de la république française.

Au XIX^e siècle, le Français évolue et se mélange à la langue commune et à la langue des élites mais on estime qu'une seule langue, notamment celle exigée par l'Abbé Grégoire, doit être utilisée par tous. Avec l'installation du régime politique de la troisième république, l'état se charge de la langue française et de son enseignement. Des décisions ministérielles sont promulguées dans le cadre de l'enseignement, le moyen le plus efficace, à l'époque, pour propager la langue française.

La démocratie de ce régime politique facilite le brassage de la langue entre toutes les classes sociales, et le Français parlé prend du terrain et se fait sentir sur la langue écrite.

Au XX^e siècle, le Français n'échappe pas à certaines transformations, surtout à partir de la seconde guerre mondiale. Elle est influencée par l'arrivée de la radio, du téléphone et de la télévision. La langue se diversifie surtout par les écrivains qui la considèrent comme un outil personnel et modulable, chacun tente de la renouveler et de la rendre plus expressive. Mais le facteur le plus important est l'immigration. Après la période de décolonisation dès les années 60, le pays se voit en besoin de recourir à une main d'œuvre immigrée provenant des colonies, surtout du Maghreb, mais également des français qui vivaient hors de France, introduisant avec eux un vocabulaire et une syntaxe différents de la langue française.

Ce changement presque brutal du Français continue encore jusqu'au 21^e siècle. Parmi les responsables de ces transformations, on distingue les beurs qui se sont appropriés fortement la langue en empruntant de leur langue maternelle qui est celle de leurs parents, notamment, l'Arabe. C'est ce qu'on nous allons traiter dans le point qui suit et tenter de comprendre comment ce métissage linguistique : l'emprunt, s'est installé dans la langue française.

II.2 Le métissage linguistique de la langue française et de l'arabe : cas de l'emprunt

Comme il a été expliqué précédemment, la langue française s'est vue, au fil des siècles, régénérée pour enfin être codifiée et normalisée par le pouvoir suprême qui est celui de l'état. Mais cela n'a pas empêché le contact de langues qui a résulté des immigrations. Le Français a été apte ou ouvert à toute forme d'emprunt de quelques langues comme l'Anglais ou l'Arabe. Dans notre corpus, c'est cette dernière qui a été la plus remarquée dans les pratiques langagières des jeunes des cités. Les banlieues sont des points de rencontre et de coexistence d'au moins deux langues. Les françaises recèlent des étrangers qui sont, pour la plupart, d'origine maghrébine. Chaque étranger jongle entre sa langue maternelle et celle du pays d'accueil. Les résidents maghrébins jumellent l'Arabe et le Français et les emploient chacun en fonction du destinataire. Le Français pour les Français et l'Arabe pour les Arabes. L'adaptation du code linguistique en fonction du locataire se fait spontanément. Mais, cette coexistence linguistique ne va pas sans conséquence. Leur côtoiement banlieusard a revisité l'emprunt linguistique qui touche toutes les langues du monde pour, en temps normal, répondre à des besoins communicatifs d'ordre scientifique, technologique, religieux ou encore culturel. Cependant, le recours des jeunes banlieusards à l'emprunt, en l'occurrence, arabe, répond à un autre besoin : une démarcation langagière et par là ; identitaire. Ils se veulent différents du reste de la société française, celle de la bienséance et du bon parler. Etre reclus dans des cités qui appartiennent à la terre France mais pas à sa société, les incite à se chercher ailleurs que dans la langue française qu'ils estiment, désormais, appartenir en exclusivité aux souches de l'hexagone. L'Arabe, non plus, n'est pas le leur. Ces derniers ne le maîtrisent pas. Ils se limitent au peu de mots arabes qu'utilisent les parents, notamment les moins instruits ; ceux qui s'expriment par interférence. Leur Français n'est qu'une expression de leur raisonnement en Arabe et par là, une traduction primaire.

Dans ce sens, et dans une telle situation de communication, un destinataire vierge de toute connaissance linguistique, encore apprenant novice, ne peut qu'assimiler le message transmis, vrai ou faux, complet ou lacunaire, et en aucun cas, il n'est en mesure de corriger le code de transmission puisqu'il n'en a aucune notion. Il véhiculera, à son

tour, ce code, correct ou incorrect, et le modèlera en fonction de ses fréquentations et des besoins communicatifs de celles-ci. Ces destinataires banlieusards ont bouleversé les pratiques langagières. L'époque où la langue française empruntait en position de force est révolue. Cette dernière se trouve contrainte d'assimiler des néologismes nés en banlieues et de les introduire dans son dictionnaire. Les coulisses de l'académie française se voient côtoyer par de nouvelles ombres ; celles des jeunes des cités. Ces banlieusards se proclament asociaux. Ils se situent volontairement en marge de leur société d'appartenance qui est la France. Ils unissent leurs différences et les investissent dans un seul combat : l'affirmation identitaire par le biais de la démarcation langagière. Dans le cadre de recherches linguistiques dirigées par J.P Goudaillier, ce dernier donne la parole à une jeune banlieusarde :

*« On connaît tous un peu de mots de tout le monde. On parle en français avec des mots rebeu, créoles, africains, portugais, ritals ou yougoslaves. Blacks, gaulois, chinois et arabes, on a tous vécu ensemble. »*²⁶

Jackeline Billiez commente cette diversité des langues et des cultures des origines en disant qu'on se trouve en face d'un parler véhiculaire interethnique dont la valeur identitaire est très forte, particulièrement, celle des banlieusards d'origine maghrébine. En effet, ces derniers sont quantitativement plus présents et ceci s'explique par les relations coloniales et postcoloniales du Maghreb et de la France.

La liste qui suit est un aperçu du dictionnaire de J.P. Goudaillier qui recèle un millier de mots empruntés à l'Arabe puis vernalisés par les banlieusards.

« Ahchouma ou Hachouma : la honte.

Arbi : de l'ar. [arabi] : arabe.

Bab : (français de souche), verlan de « toubab » et apocope, de l'ar. [tbib].

Barka : « putain », verlan de l'ar. [qaehbae] même sens.

Bateul : « gratuit », même mot en ar.

²⁶ GOUDAILLIER jean-pierre, comment tu tchatches, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001, p. 7

Bled : « village, ville, pays d'origine », apparaît également sous la forme verlanisée : *deblé*.

Blédard, bledos, bledman, blédien : « rustre, paysan, ou celui qui arrive du bled ».

Brazels, bzezs : « seins, de l'ar. [bzaezl] même sens.

Carbichounette : « putain » ou « petite amie », composé de *karba* et *choune*, mot berbère pour désigner le sexe féminin, et du suffixe français *-ette*.

Casbah : « maison ».

Chicha, Chichon : aphérèse suffixe de « *haschich* » emprunté à l'ar.

Chouffer : « regarder » de l'ar. [ʃuf], « regarde ».

Dama : « femme de plus de trente ans qui inspire le respect », de l'ar. [dama], « jeu de dame ».

Dawa : « désordre », « foutoire », de l'ar. [el dawa], « provocation ».

Doura : « virée, tour », de l'ar. [dura], « promenade ».

Faoua : « femme », de l'ar. [fawa] même sens.

Flous : « argent », de l'ar. [flus] même sens.

Hala : « désordre », « fête » de l'ar. [el hala] même sens.

Haram : « péché », de l'ar. [haeraem] même sens.

Hralouf : « porc », de l'ar. [haeluf] même sens.

Hraloufa : « porc », injure pour une femme.

Heps : « prison », de l'ar. [haebs] même sens.

Hétiste : « jeune désœuvré », de l'ar. [haejt], « mur », par métonymie : « celui qui s'appuie sur le mur, sans rien faire d'autre. »

Hitiste : variante de *hitiste*.

Hlass : « assez ! », « ça suffit ! », de l'ar. [xlas], même sens.

Kaoukawa : « voiture Mercedes », emploi métaphorique de « cacahuète » en ar. A cause de la forme des phares de cette voiture.

Kahlouche : « personne noire », mot utilisé par les beurs essentiellement. De l'ar. [khael], « noir » et suffixation.

Kif : « plaisir, bien être », de l'ar. [kif], même sens.

Kiffer : « aimer beaucoup », verbe formé à partir de kif.

Kiffant : « très bien, aimable ».

Kiffeur, kiffeuse : « celui ou celle qui aime beaucoup quelque chose ».

Maboul : « fou », de l'ar. [mahbul], même sens.

Mesquin (prononcé [mèskin] ou [miskin]) : « minable », «pauvre type», de l'ar. [miskin].

Misquinette : « fille nulle ».

Msrot : « fou », de l'ar. [msxot], « rebelle, espiègle ».

Niquer : « posséder sexuellement, tromper », de [vi nik], « il coûte » en ar. maghrébin.

Rabla : « drogue », même mot en ar.

Rabza : Rabzouille : « Arabe », verlan de « les Arabes »+ suffixation –ouille.

Rallata : « induire en erreur ».

Rhouan : « voler, dérober », de l'ar. marocain[xwen], même sens.

Roloto : « nul », de l'ar. [khlot], « indésirable, abandonné ».

Roum, roumi : « Français de souche », de l'ar. [rumi].

Seum : « poison, colère ».

Shatan, shitan : « diable », de l'ar. maghrébin [ʃitan], même sens.

Sidi : « arabe » avec connotation péjorative, même mot en ar. signifiant « monsieur ».

Soua : « femme, fille » de l'ar. [swaswa], « très bien, très bon ».

Tlaz : « haschich », verlan de *zetla*.

Tnah : « bon à rien, connard », même mot en arabe.

Zetla : « haschich », de l'ar. maghrébin [ztla], « tabac à priser, à chiquer » puis « drogue ».

Zeub : « pénis », de l'ar. [zub], même sens.

Zouz : « fille, femme », de l'ar. [zudʒ]. »²⁷

L'essentielle spécificité de ce métissage linguistique est le fait que les emprunts verlanisés soient directement injectés dans la langue de Molière. Leur usage est à grande échelle. Les Français de toutes classes emploient des mots arabes, francisés et verlanisés dans leur langage courant. C'est le cas de *kiffer*, dérivé de *kif* et daté de 1990, qui est passé dans la langue quotidienne et recensé dans le Petit Robert, avec la mention Fam. Ce même mot donnant à son tour les différents *kiffant*, *kiffeur*, *kiffeuse*, cette vigueur dérivationnelle constitue bien la preuve de l'intégration réussie.

²⁷ Fabienne, H. BAIDER, *Emprunts linguistiques, Emprunts culturelles*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 23, 24

II.3 Pratiques et représentations linguistiques des banlieusards en France.

Comme cité précédemment, les banlieusards ont donné naissance à un nouveau Français appelé le Français contemporain des cités ou, plus communément, le verlan. Ce dernier prône l'inversion syllabique dans son procédé. Le terme lui-même étant la métathèse de la locution *à l'envers*.

La maîtrise du verlan ne réside pas dans celle du code élémentaire, mais dans le fait que seuls certains mots, dans un milieu donné, sont traités, sans que le locuteur extérieur au milieu puisse le savoir. Il s'agit d'un véritable argot d'exclusion et de reconnaissance.

Cette pratique langagière est loin d'être nouvelle. Elle est décelable, au moyen-âge, par exemple, dans *Tristan et Iseult* (1190) qui, pour des raisons de feinte et de dissimulation, le premier prénom fut transformé en *Tantris*. Un autre exemple de l'ère médiéval, où l'expression *sans six sous*, signifiant pauvre, remplaça l'expression *sans souci*. Même phénomène au XVIII^{ème} siècle, avec le grand classique Voltaire qui a formé son pseudonyme en recourant au procédé de verlanisation. L'inversion syllabique s'est produite sur le nom de la ville d'où était originaire sa famille : Airvault. A notre aire, c'est vers la fin des années quatre-vingt que le verlan sort des coulisses grâce aux médias et à la chanson rap :

*« En effet, depuis la fin des années quatre-vingts, le verlan a été porté à l'attention du grand public lorsque les feux de l'actualité se sont tournés vers les banlieues chaudes et les observateurs de la jeunesse ont constaté qu'il y avait une langue et une culture propres aux cités déshéritées. Cette langue et cette culture se sont diffusées parmi les franges les moins intégrées de la jeunesse parisienne et même plus loin jusqu'aux grands lycées et aux universités »*²⁸

²⁸ MELA, Vivienne, "Verlan 2000", p. 16, cité par Rania Adel Hassan Ahmed, *Le français des cités d'après le roman Boumkoeur de Rachid Djaidani* cité par Nadia Bouhadid, *L'aventure scripturale au coeur de l'autofiction dans Kiffe kiffe demain de Faiza Guène* dans mémoire Online http://www.memoireonline.com/08/08/1448/m_aventure-scripturale-coeur-autofiction-kiffe-kiffe-demain-faiza-guene19.html

En littérature, Auguste le Breton se déclare son précurseur : « *J'ai introduit le verlan en littérature dans Le Rififi chez les hommes, en 1954. Verlen avec un e comme envers et non verlan avec un a comme ils l'écrivent tous... Le verlan, c'est nous qui l'avons créé avec Jeannot du Chapiteau, vers 1940-41, le grand Toulousain, et un tas d'autres.* »²⁹

Le verlan n'est pas accessible à tout le monde. Cette langue vernaculaire obéit à des règles que seuls les jeunes, issus des banlieues, maîtrisent :

*« ceux qui veulent faire du verlan en inversant à la fois tous les mots et l'ordre des mots se trompent sur la nature du verlan. »*³⁰

En effet, un mot verlanisé obéit à des normes. Quatre opérations composent majoritairement sa formation. Le tableau illustratif, qui va suivre, démontre que cette dernière est principalement phonétique. Qu'ils soient monosyllabes ou bien dissyllabes, ils subissent, plus ou moins, les quatre opérations citées ci-dessous :

- Ajout ou suppression de la dernière voyelle.
- Découpage du mot.
- Inversion.
- Troncation ou élision de la dernière syllabe du nouveau mot formé.

Illustration avec le tableau suivant intitulé : **Les étapes d'un mot verlanisé.**³¹

²⁹ Ibid.

³⁰ « Verlan », art. in Wikipédia, L'encyclopédie libre en ligne : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Verlan>

³¹ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Verlan>

Mot initial	Modification de la dernière voyelle	Découpage	Inversion	Troncation
Arabe	Arabeuh	Ara-beuh	Beuh-ara	Beur
Beur			Re-beu	Rebeu
Enervé	Enerv	Vner-v	v-éner	Vénèr
Fête	Fêt	f-êt	tê-f	Teuf
Femme		Fe-mme	mme-fe	Meuf
Juif	Juifeu	Jui-feu	feu-jui	Feuj
Louche	Loucheu	Lou-cheu	cheu-lou	Chelou
Mec	Mekeu	Me-keu	keu-me	Keum
Vas-y		Va-zy	zy-va	Zyva
Français		Fran-çais	çais-fran	Céfran
Pute		Pu-te	te-pu	Tepu

A la lumière de ce tableau, nous décelons une importante lecture d'ordre psychologique. Ces banlieusards se rebellent contre la norme linguistique, en recourant au code crypté du verlan, un affranchissement langagier, d'apparence. Sauf que ce dernier, linguistiquement appelé écart, est, à son tour, normalisé par ses locuteurs. Même dans leur camp de dominés sociaux, une empreinte de dominance est apposée : le psychisme de l'individu dominant dirige celui du collectif dominé, qui suit, sans déroger aux normes du verlan.

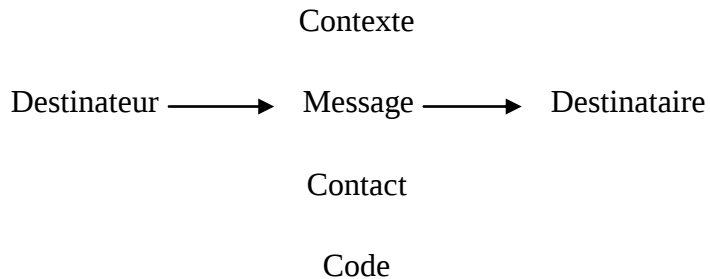
Comme nous le verrons dans le quatrième point de ce chapitre, les banlieusards puisent essentiellement dans l'argot, pour former leur verlan. De ce fait, ces modes langagiers sont indissociables.

Inventé, au départ, pour éviter d'être compris par les hors banlieues, le verlan est en continuel renouvellement. Plus les banlieusards sont voyous, plus leur verlan est fécond. Il s'ajoute à d'autres modes de communication propres à eux, notamment, leur tenue vestimentaire qui va de paire avec la démarche nonchalante et l'attitude agressive.

II.4 La langue dans le roman *Du rêve pour les oufs* :

II.4.1 Registres de langue.

Selon le schéma de communication de Roman Jakobson :



la langue est l'instrument de transmission entre les individus. Elle permet de maintenir un contact et des relations avec autrui, pour un échange continu. De ce fait, la langue est un fait social et un système où tout se tient.

Cependant, La langue, n'étant pas un produit fini, s'est retrouvée déformée, renouvelée et modelée par les jeunes de banlieues qui ont inventé un parler propre à eux, répondant à leur besoin communicatif dans le quotidien. Mais, la langue n'est pas seulement ce simple outil de communication, elle est aussi porteuse de marques identitaires. Elle est un marqueur social.

Cependant la langue, en tant que norme, a revêtu plusieurs définitions. Nous retenons celles données par le Petit Larousse Illustré³² :

1^{er} sens: Etat habituel, conforme à la règle établie.

2^e sens: critère principal auquel se réfère tout jugement de valeur moral ou esthétique.

La qualité de la langue est établie à partir de la notion de modèle.

A cet effet, le code écrit, celui des écrivains maîtrisant la langue de Molière, sert de critère de référence du bon parler. Et tout écart est perçu comme une incorrection. Parler mal, c'est enfreindre ce code écrit. Cependant, le choix du registre de langue dans le

³² Dictionnaire encyclopédique, *Le Petit Larousse Illustré*, Paris, 1995, p. 703

texte écrit, traduit un besoin et un choix culturels, qui se fondent sur un système de valeurs bien identifiées.

Adopter un registre bien spécifique renvoie à une variation linguistique, c'est-à-dire une manière différente d'exprimer une même réalité dont le but est d'attirer l'attention.

Ces formes diverses dépendent d'une série de facteurs historiques, géographiques, sociales et culturels.

Etudier les registres de langue nous permettra de situer notre auteure et d'identifier les facteurs qui se cachent derrière.

Pour traduire les différents usages de la langue, nous parlerons de « registre » car il correspond aux différents usages de la langue, selon les contextes d'utilisation.

II.4.1.1 Le registre Soutenu :

Il est défini comme étant la langue de prestige, très soignée: l'art de bien parler et de bien écrire. L'utilisation sélective et cohérente des procédés exige une connaissance approfondie des ressources de la langue. Son vocabulaire, très littéraire et poétique, appelle des mots recherchés, savants voire rare et très précis. Les phrases employées sont très complexes et la concordance de temps est strictement appliquée avec l'emploi de subjonctif, de l'imparfait, du plus que parfait et du passé simple.

II.4.1.2 Le registre courant :

Il peut être défini comme étant la manière correcte et soignée de s'exprimer à l'écrit comme à l'oral. Il est appliqué en milieu scolaire, professionnel et dans les relations sociales. Son vocabulaire est simple, de façon à être compris par tout le monde. Les phrases sont coordonnées et bien construites et recourent à l'utilisation des temps simples de l'indicatif.

II.4.1.3 Le registre familier :

C'est le Français correct, utilisé dans la vie de l'individu de tous les jours. Un vocabulaire très simple qui utilise des termes relâchés, vulgaires, injurieux et parfois argotiques. Ces derniers sont inventés et utilisés dans des milieux très fermés. Il s'ajoute à ce registre les gestes et les intonations pour compléter les conversations. Les phrases

sont marquées par des répétitions, des ruptures de constructions, ellipse, suppression du *ne* dans la négation et la concordance de temps n'est pas appliquée.

II.4.1.4 Le registre populaire :

L'adjectif « populaire », dans l'expression « français populaire » s'est chargé tout au long du XIX^e et du XX^e siècles de connotations fortes, né d'une relation intime entre le peuple, moteur du progrès et de l'histoire. Il est devenu une langue considérée comme dépositaire d'une vision du monde nouvelle et riche. N'appartenant pas à un Français écrit normé, beaucoup d'écrivains puisent dans ce registre. En publiant son roman *Voyage au bout de la nuit*. En 1932, Louis Ferdinand Céline s'inscrit dans un courant populiste³³ et réalise que la transposition de l'oral à l'écrit crée des émotions et ces émotions ne se laissent prendre que dans cette parlure vulgaire, langue du peuple.

Ce français populaire ne s'égare pas au fil des années, il évolua à l'image des mutations économiques, sociales et culturelles qui se sont produites en France et fut remodelé par les immigrés des années quatre vingt après être repêché par ceux des années soixante.

En littérature, il a trouvé sa place, mais sous l'onglet de classe sociale stigmatisée : le français des exclus. Bon nombre d'écrivains ont su témoigner de cette réalité omni présente dans la société française.

Comme cité précédemment, l'argot comme type langagier et comme outil d'écriture n'est pas de récente naissance. Bon nombre d'auteurs en ont fait un trait distinctif et ont dérogé, ainsi, aux règles du bon parler et de la bonne syntaxe.

Faïza Guène, en fait partie. Elle se distingue, dans le texte de notre corpus, par un registre de langue calqué du parler des jeunes des cités qui l'adoptent et l'adaptent pour répondre à une quête identitaire ; seule issue, à leurs yeux, pour se différencier du reste de la société qui les exclut. La fonction identitaire de leur sociolecte leur permet une reconnaissance mutuelle des membres de leur groupe social.

³³ Le populisme est un mouvement littéraire fondé par André Thérive et Léon Lemonnier par un manifeste publié dans l'œuvre du 27 Août 1929 contre «*la littérature snob*» qui ne met en scène que des personnages chics mais aussi contre la littérature naturaliste qui utilisait à leurs yeux un langage démodé. Thérive publie en 1931 un essai intitulé *Populisme* où l'on peut lire : «*Nous ne songeons pas comme l'on dit, à élever le peuple, à élever les masses. Nous prenons le peuple tel qu'il est, nous le peignons tel qu'il vit, nous l'aimons en lui-même et pour lui-même* » (cité dans Laffont-Bompiani, article « Populisme », *Dictionnaire encyclopédique de la littérature Française*, « Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1997) cité par Daniel DALAS, *Français des banlieues, Français populaire ?*, Université de Cergy de Pontoise, 2004, p.84

Trois caractéristiques se dégagent du registre de langue utilisé par l’auteure. Elle jongle entre familier et populaire, majoritairement argotique, teinté de vulgarité poussée et relativement crue. Son récit s’ouvre ainsi :

« ça caille dans ce bled...le froid ouf de France me paralyse. » (p. 07)

« -Et avec la famille, ça s’est bien passé ? (p. 15)

-Ma famille de crevards... » (p. 15)

« Un vrai bâtard. » (p. 16)

Le langage de la majeure partie des personnages est loin d’être soigné. A commencer par l’héroïne Ahlème dont le parler est composé d’argot et de verlan et souvent vulgaire, comme par exemple, dans le passage suivant où Ahlème, dans une colère noire, s’adresse à un des amis de son frère :

« Toi, le branleur, on t’a rien demandé, à ce que je sache » (p. 33)

Autre passage où elle est parfaitement calme mais toujours aussi vulgaire :

« Putain, tu fais flipper, une vraie commère. Raconte. » (p. 16)

Les personnages ballotent verbalement en fonction de leur interlocuteur. Par exemple, en s’adressant à son père ou tantie Mariatou, Ahlème n’utilise pas les mêmes mots qu’avec son frère ou ses amis :

« Putain ! Je me suis chiés dessus / naâl chétane / espèce de petite merde/ arrête de te foutre de moi en plus ! tu veux que je te crève. » (p. 109) ou encore : « Oh merde ! Putain. » (p. 100).

« Bon, allez, je me tire, j’suis pas une victime pour attendre trente piges un mec que je connais à peine, ça me saoule! » (p. 128)

En revanche, le couple Tantie Mariatou/ Papa Demba ont très bien réussi l'éducation de leurs enfants qui jouissent d'une décence verbale en s'adressant aux autres:

« Ahlème, tu peux m'aider pour mes devoirs de Français, s'il te plait ? J'ai des problèmes de conjugaisons... » (p. 103)

Les enfants de Tantie Mariatou résident bien en banlieue mais celle-ci a su, avec son mari leur inculquer de bonnes manières et de solides principes. Le vent de la banlieue a beau les secouer mais il n'arrivera jamais à les arracher car leur terre d'éducation est plus forte et résistante que celle des autres jeunes banlieusards qui n'ont qu'un seul parent sinon les deux, mais insouciants de leur éducation. Ils les livrent à la rue qui les modèle à sa guise, en les noyant de vices.

Le tableau suivant, loin d'être exhaustif, rend parfaitement compte de la maîtrise de l'auteure de ce registre de langue. Nous émettons la forte hypothèse, basée d'ailleurs sur le paratextuel, que Faïza Guène a grandi et évolué dans une banlieue où elle a acquis à la perfection, ce registre de langue réservé principalement aux démunis français d'origine maghrébine.

De même, et dans ce sens, nous jumelons une part du vécu de l'auteure avec celui d'Ahlème. Une teinte à caractère autobiographique est détectée. Il est clair que l'auteure s'est fortement inspirée de son être, pour nourrir son personnage principal.

Nous signalons que les mots sont relevés dans leur ordre d'apparition, dans le roman.

II.4.2 Les registres de langue dans le roman :

Populaire	Argot	Verlan	Vulgaire	Emprunt
Ça caille	Plouc	Ouf	Putains	Kiffent
bled	Tafer	meufs	Bâtard	Miskina
se sapent	Bouquette	relou	Merde	gandouras
mecs	Toulab	chelou	Le cul	tfouh
daron	matos	commico	Lèche cul	Wesh
foutre	le toupet	rebeu	putain	yoyous
crevards	j'ai chouré	la zinecou	Chiant	l'aïn
flipper	un boulard		Gros cul	inchallah
frousse	péta		Chialer	chabines
mal barré	keufs		On chiale	starfoullah
chocottes	tu le kiffes		Te fout	naâl chétane
glauque	schimitards		Je chiale	habs
fait péter	wesh		A la con	belâani
loubar	calebards		Conneries	franssaouis
baraque	chnek		Au cul	bendirs
loufoque	djoufs		Salope	aâmi
	bifton			khoyya
fricoter	dicave		Zerk	boléta
plouc	shit		Merde	fransaoui
	spliff		Fait chier	istiqlal

papelards	c'est cheum		Merde	salam
staff	moche		Tu m'emmerdes	labés
gosses	j'ai mitonné		Nom de putain de pipe	hanout
flics	bifton		Il se démerdait	ziara
caisse	scrède		S'en taper le cul par terre	hayeks
gars	bledard		Putain de fumier	sadaqa
mômes	zinc		T'es chiante	châab
il se remet les brunes	foulek		Petit enfoiré	franssaouis
nana			Je me suis chiés dessus	
creuvé			Espèce de petite merde	
frangin			Te foutre	
gueule			Je crève	
clope			Des enculés	
se marre			Espèce de chien	
je me marre			Sale même	
cogner			Petit merdeux	
pouffe			Me faire chier	
tunes			poufiasses	
			me foutre	
			tu fous	

j'me barre			ta race enculé	
il pige pas			sale chien	
gerber			je t'encule	
des piges			c'est moi qui t'encule	
laïus			un vrai bâtard	
de me tanner			chiottes	
à canner			assez d'emmerdements	
blaser			tu me fous la rage	
un peu cloche			il se la pète	
je chipote			ces enfoirés	
une paire de pompe			fuck sarko	
bakchich				
baffer				
que dalle				

Le tableau ci-dessus met donc, clairement en avant, le registre de langue du texte. Il est entièrement populaire, semé d'argot et de verlan. Nulle retenue n'est respectée envers le lecteur. A maintes reprises, il est choqué par des termes vulgaires assez crus :

«- Ta race, enculé, tu t'es pas vu sale chien, tu t'appelles didier. Réplique l'autre illico.
-Ben Alain c'est pire ! Et ta mère à toi elle s'appelle Bertha
-Ferme ta gueule, j'ai pas parlé de ta mère moi, reste paisible aussi...
-Il a raison, c'est pire ! C'est vrai !
-« Alore toi Mouloud, parle même pas, avec ton blase d'épicier »
-J't'encule
-C'est moi qui t'encule. » (p. 122)

La vulgarité dans les propos est révélatrice d'un désir de supériorité, de virilité. Montrer que l'on est plus fort que l'autre. Par exemple, on utilisant le terme « enculer » dont le sens premier est posséder quelqu'un sexuellement, on cherche à afficher sa force et sa capacité à avoir le dessus sur l'autre.

Les français d'origine maghrébine s'approprient le français à leur manière. Ils siègent l'argot en premières loges, le manipulent en le verlanisant, en le vulgarisant et en le dopant à l'emprunt arabe. Ils cherchent bel et bien à se dissocier du corps social français, en faisant usage d'un code crypté.

II.5 La langue comme moyen de quête identitaire entre acculturation et assimilation sociale :

Trois éclaircissements s'imposent : identité, acculturation et assimilation sociale. Etant donné la vastitude définitionnelle du terme identité, nous l'étudierons d'un point de vue sociologique qui va de paire avec notre humble exégèse dans ce chapitre.

L'identité, avant de devenir un concept sociologique, a d'abord été un objet d'étude. Cette dernière est composée d'entité physique, acquise par filiation génétique, d'une autre, psychologique, acquise culturellement, et d'une troisième, anthropologique, forgée au cours des expériences personnelles de l'individu au sein, bien évidemment, d'un cadre social. Ces trois entités, singulières à chacun, forment l'identité qui nous distingue les uns des autres. La filiation identitaire d'ordre physique est assez claire et précise pour s'y attarder. Un seul mot la résume et la détaille en même temps : la génétique qui, en biologie, est la science qui étudie la transmission des caractéristiques héréditaires des êtres vivants. Par conséquent, l'individu ne choisit pas son apparence physique mais la subit, agréable, soit-elle, ou pas.

L'identité psychologique de l'individu est des plus importantes des trois et joue un rôle déterminant dans l'appareil identitaire social. Elle se tisse dans l'acquis collectif provenant des parents : Mère et Père influencent le profil de comportement de l'enfant et les premières années de la vie se révèlent capitales pour son élaboration. Le développement social comme le développement affectif, se constitue en grande partie entre 0 et 3 ans et à partir de la relation aux parents. Cette phase est appelée individuation primaire. Elle est suivie de l'identification catégorielle au cours de laquelle l'enfant a déjà acquis la tonicité musculaire, des automatismes, la locomotion et la préhension, l'aptitude à imiter et à créer des mouvements. Il y développe aussi sa perception et surtout son langage. Les développements affectif et social y sont, également, fortement présents et sont reconduits à la troisième phase pubertaire nommée l'identification personnalisante. A cet âge, l'enfant maîtrise un certain nombre de facultés mentales et sociales. Des parents responsables, jouissant d'instruction et de culture, seront en mesure de véhiculer de bonnes valeurs à leur enfant, qui, à son tour, les véhiculera au quotidien. La stabilité affective des parents est primordiale pour

l'équilibre psychologique de leur enfant. A l'inverse, des parents peu instruits, irresponsables ou encore dont le couple bat de l'aile, sont tous des facteurs, parmi d'autres, à troubler le développement psychologique de l'enfant et influent sur sa vision de lui-même, sa personnalité, son comportement social et par là, sur sa vision du monde qui l'entoure. L'identité se disperse et emprunte plusieurs chemins en tentant de se trouver. Ainsi, elle n'est pas une organisation cognitive. Son individualité comme l'avancait R. Sansaulieu³⁴, n'est pas une entité de départ sur laquelle se construit le monde social mais, bien au contraire, elle est le résultat du jeu des relations socialement inscrites dans l'expérience de la vie, celle de la lutte et du conflit. Elle émerge et se développe pendant des périodes critiques, où la personne est passionnellement impliquée dans sa relation à cet autre extérieur qui la heurte, la contraint et/ou l'attire, et qui est, pour elle, source d'ambivalence. Le conflit est aussi intrapersonnel, en relation avec cet autre intérieur, ce « fantôme d'autrui que chacun porte en soi » (Henri Wallon)³⁵. Comme le disait aussi Emmanuel Mounier³⁶, « la constance du soi ne consiste pas à maintenir une identité, mais à soutenir une tension dialectique et à maîtriser des crises périodiques ». L'identité est une complexité en perpétuel jeu de construction-déconstruction.

A son tour, Amine Maâlouf, avance : *l'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un "dosage" particulier qui n'est jamais le même d'une personne ç l'autre.*³⁷

L'identité n'est pas seulement l'affaire de la personne mais de la société également. Sur le plan civique, l'individu a besoin d'un justificatif identitaire pour sa vie de tous les jours. Sur les pièces d'identité, figurent les éléments qui permettent de distinguer chaque personne. Il s'agit principalement du nom de famille (le nom du père ou de la mère), du ou des prénoms, de la date et du lieu de naissance. Pour que la pièce d'identité puisse

³⁴ Né en 1935 et mort en 2002. Docteur d'État en Lettres et Sciences Humaines et professeur des Universités à l'Institut d'études politiques de Paris.

³⁵ Né en 1879 à Paris et mort en 1962. Homme politique français, il était aussi un philosophe, pédagogue, psychologue et neuropsychiatre.

³⁶ Né à Grenoble en 1905 et mort à Châtenay-Malabry en 1950. Philosophe français, il fut le fondateur de la revue *Esprit* et à l'origine du courant personnaliste.

³⁷ Amine, MAALOUF, *Les identités meurtrières*, Edition Grasset & Fasquelle, 1998, p. 8

jouer son rôle de preuve, y figurent aussi une photographie, l'adresse et la mention de traits physiques (le poids, la taille, la couleur des yeux).

Les pièces d'identité reprennent seulement les composantes de l'identité qu'il est primordial et indispensable de connaître. Les autres aspects de la personnalité de chacun font partie de son intime, de sa vie privée, et sont protégés par la loi : chacun est libre de décider à qui il veut en parler. Cependant, les titres d'identité mentionnent la nationalité des personnes, car certains droits sont différents selon la nationalité. En revanche, ils ne précisent pas leur origine (qui est autre chose que la nationalité), leur religion, leur état de santé ; bref, tout ce qui risquerait de provoquer des discriminations entre personnes qui ont les mêmes droits. Mais que se passe-t-il quand la discrimination est provoquée, non pas par une mention sur une pièce d'identité, mais par le physique de la personne elle-même ? Ce cas de figure ne peut se présenter qu'au sein d'une société de race, de culture et de langue autres que celles de l'individu discriminé. La différence, non tolérée, des composants sociaux soulève la problématique raciale.

Cette dernière n'a d'exercice que dans un contexte bien précis : celui où le pouvoir est détenu par le blanc, une suprématie raciale qu'il se voit hériter depuis la nuit des temps. Le blanc est maître, les autres à sa merci. Le blanc prime le monde. Même au sein des sociétés non blanches, il réussit à les diriger via les micro-pouvoirs qu'il met en place et qu'il contrôle. L'exemple le plus proche de nous et qui nous concerne dans ce travail de recherche, est celui du conquérant français en Algérie. Notre pays s'est vu passer par une période coloniale des plus violentes et des plus destructrices de son histoire. Le conquérant français a usé de tout ce qui était en son pouvoir pour résorber l'identité arabo-algérienne. Il s'impose comme un modèle de civilisation et incite ses colonisés à l'imiter et à tenter de devenir comme lui. L'appât se fait via l'acculturation dont le sens d'anthropologie sociale est retenu pour notre analyse. Ce dernier se distingue du sens de la psychologie sociale qui est le processus d'apprentissage par lequel l'individu reçoit la culture de l'ethnie ou du milieu auquel il appartient. (Ce processus est appelé par les sociologues enculturation ou socialisation). Le processus qui fut mis en place pour que les Algériens assimilent la nouvelle culture venue d'hexagone est l'acculturation : 132 ans d'occupation, instauration d'une scolarisation en Français, implantation de missionnaires dans le but de christianiser en grand nombre, tissage culturel d'un idéal français. Le but était de les dévêtir de leur identité arabo-musulmane et de les amener à

adopter l'identité française. Près de cinquante ans après l'indépendance de notre pays, l'inverse se produit sur la terre du conquérant de la veille. La France se voit contrainte de répondre favorablement à certaines revendications d'algériens et de maghrébins résidants, désormais, sous son ciel. Il semblerait que la France, conquérante d'autrefois, souffre à son tour d'envahisseurs dont les armes diffèrent. Cependant, ce membre permanent du conseil de sécurité de l'ONU contre-attaque redoutablement. Loin de capituler devant la pression immigrante, il impose de nouveau l'acculturation d'hier, et incite la communauté maghrébine, première composante sociale immigrée, à se fondre dans sa culture, à embrasser l'assimilation sociale. Cette dernière est le processus par lequel un individu se fond dans un nouveau cadre social. Généralement, cet individu fait partie d'une minorité appelée à s'adapter et à s'intégrer au sein d'institutions nouvelles.

L'assimilation sociale, que l'on peut également appeler intégration sociale, recèle tout un panel de sciences humaines. Elle regroupe sous son aile la sociologie, l'anthropologie et la psychologie, notamment collective. Son étude examine les différents stades de transformations de l'individu ou du groupe nouveau venus, les litiges et controverses que peut provoquer leur arrivée dans une société d'accueil, la réussite ou l'échec de l'intégration sociale. Aussi, nous faisons un détour statistique sur le référent de l'objet de cette étude qui, en l'occurrence, est l'étranger en France.

La démarche migratoire de travailleurs peu qualifiés vers les pays riches s'inscrit dans un processus d'interdépendance inégale entre les différents pôles du monde et leurs économies. Cependant, de nos jours, beaucoup de pays d'immigration ont fermé leurs frontières ou limité l'accès de leur territoire aux nouveaux venus, à l'exception des regroupements familiaux. Ainsi, en Europe, les années 1973 et 1974 ont marqué la date de la suspension des flux migratoires de main-d'œuvre, provoquant progressivement l'installation durable d'une immigration familiale.

Depuis longtemps, la France est une terre d'accueil pour les migrants. « En 1881, le nombre d'étrangers qui vivaient dans la métropole dépassait le million et représentait 3% de la population totale ; cinquante ans plus tard, ce nombre s'élevait à 2,7 millions (6,6% de l'ensemble) ; en 1990, 3 597 000 étrangers ont été recensés en France métropolitaine. Si le poids en proportion (6,3%) de cette population a légèrement diminué à cette dernière date, sa composition s'est considérablement modifiée, en

matière d'origine géographique notamment. En 1931, 90% des étrangers étaient d'origine européenne ; en 1954, cette proportion se maintenait à près de 80% ; elle tombait à 61% en 1975, et à 41% en 1990. Le besoin de main-d'œuvre induit, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, par les impératifs de la croissance économique a provoqué un flux migratoire, depuis les pays du Maghreb en particulier, vers la métropole. Ce mouvement s'est cependant accompagné d'une large diversification des nationalités : l'Afrique noire, l'Asie. Auparavant, le Portugal, l'Espagne, la Pologne, la Yougoslavie, la Belgique, la Turquie ont aussi été à l'origine de courants migratoires qui ont fait se succéder l'arrivée de travailleurs immigrés, puis une immigration de regroupement familial, enfin la naissance en France d'enfants issus de cette population d'immigrés. Entre 1975 et 1990, le nombre des hommes a ainsi diminué, celui des femmes a fortement augmenté, et le nombre d'enfants nés de père ou de mère étrangers n'a pas cessé de croître »³⁸.

Finalement, plusieurs traits se dégagent de l'examen de cette population : sa stabilisation, dans le court terme, après une période où les flux d'entrées et de sorties étaient beaucoup plus importants ; sa féminisation en raison du regroupement familial, ce qui n'empêche pas les hommes de demeurer majoritaires ; la réduction de l'immigration européenne au profit de nationalités d'origine de plus en plus lointaine ; une inégale répartition des étrangers sur le territoire métropolitain. Si, en Bretagne, ces derniers ne dépassent pas 1% de la population, et si les immigrés de longue date - Espagnols et Italiens - sont installés dans les zones frontalières de leur pays d'origine, la concentration est, en revanche, forte en Île-de-France et les Maghrébins sont très nombreux dans la proche banlieue parisienne.

Ces constatations sont affinées par des études qui prennent, plus systématiquement, en compte la nationalité. En effet, la définition de l'immigré se fonde ordinairement sur le lieu de naissance : une personne qui n'est pas née sur le territoire où elle vit. Mais, en raison des possibilités offertes par le Code de la nationalité française, tout immigré n'est pas nécessairement un étranger, et tout étranger n'est pas forcément un immigré.

³⁸ J.-C. LABAT, « *La Présence étrangère en France métropolitaine* », in *Économie et statistique*, no 242, avril 1991 ; Données sociales, I.N.S.E.E., 1993, in http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/estat_0336-1454_1991_num_242_1_5559
Toute date et pourcentage qui suivront sont puisés de la référence citée ci-dessus.

L'article 44 du Code de la nationalité française, modifié en juin 1993, dispose que « tout individu, né en France de parents étrangers, acquiert la nationalité française à sa majorité si, à cette date, il a en France sa résidence et s'il a eu, pendant les cinq années qui précèdent sa résidence habituelle en France ou dans les territoires ou pays pour lesquels l'attribution ou l'acquisition de la nationalité française est, ou était, lors de sa résidence, régie par des dispositions spéciales ». Si donc l'on entend par « immigré » l'ensemble des personnes étrangères ou françaises par acquisition nées hors de France métropolitaine, leurs effectifs s'élèvent, en 1990, à environ 4,2 millions de personnes, parmi lesquelles, précise Jean-Claude Labat (1993), 1,3 million sont françaises et 2,9 millions étrangères : « La population étrangère (3,6 millions) se compose de ces 2,9 millions d'immigrés étrangers auxquels il faut ajouter les étrangers nés en France. »

D'autres études visent à déterminer la part des travailleurs étrangers dans la population active totale : elle représentait, en 1990, 1,7 million d'individus. Très exposés au chômage, ces actifs sont de plus en plus nombreux dans le secteur tertiaire ; leur présence est, en effet, croissante dans les catégories de salariés non ouvriers, surtout dans les emplois et métiers instables du commerce et des services. De nombreuses observations portent enfin sur les conditions de vie et l'évolution des comportements des ménages d'immigrés. Elles font apparaître, sur fond d'inconfort et de surpeuplement, une amélioration des conditions matérielles. Mireille Moutardier (I.N.S.E.E., 1991) relève ainsi que l'aménagement de leur logement, « le niveau de leur consommation et leur équipement en biens électroménagers progressent et tendent à rapprocher les ménages étrangers des ménages français, sans toutefois gommer certaines spécificités de leur mode de vie ». Quant aux comportements, on enregistre également un alignement très net de la fécondité des Algériennes et des jeunes Marocaines sur celle des Françaises. En revanche, les femmes d'Afrique du Nord arrivées plus récemment conservent une fécondité très forte.

La politique de la famille nombreuse est, ainsi, exportée en hexagone. Les familles maghrébines enchainent les accouchements, sans se préoccuper du minimum éducatif pour leur progéniture. Elle est livrée à elle-même et tente, tant bien que mal, à se trouver et à s'affirmer. Etre banni de la ville a soudé les jeunes banlieusards et a renforcé leur sentiment d'appartenance. L'Etat français est devenu leur cible première de rébellion.

Comme dans tout conflit, chaque camp a son propre code de reconnaissance. Le leur est le verlan et l'emprunt arabe. Une démarche langagière qui a gagné bon nombre de locuteurs issus des banlieues. Son effet est sans précédent. Le *bonjour wèch ça va ?* se prolifère incroyablement de bouche en bouche. Même celles issues des milieux bourgeois. Les banlieusards d'origine maghrébine s'empare du verlan et le dope à l'emprunt arabe pour s'identifier entre eux mais aussi pour afficher leur identité spatiale, leur provenance géographique, leur Français à eux. L'acculturation est acceptée. Ils apprennent le Français de cet Etat qui les renie et ils le modèlent à leur guise. Ils puisent dans un arabe mal maîtrisé, langue maternelle de leurs parents et l'insèrent de force dans le Français. La meilleure façon de se défendre est d'attaquer, exactement ce que font ces jeunes. Ils activent leur bouclier de défense, en parlant sur un ton acerbe et irrespectueux des convenances langagières. Désœuvrés et perdus, ils n'ont que le langage comme champ de bataille et d'investissement. Dépourvus de projets personnels et démotivés par une société qui n'a pas cherché à les aider mais à les contenir dans leurs cités, les jeunes des banlieues côtoient l'extérieur sur la défensive. Par contre, à l'intérieur de leurs familles, ils se font tous petits et dégonflent leurs torsos, capitulant à l'autorité parentale. Sur le plan langagier, ces derniers véhiculent à leurs enfants leur Français pauvre en vocabulaire, faux en syntaxe et dopé à l'interférence. Aussi, la progéniture reprend ce Français des parents, appris sur le tas et reproduisent ses déficiences. Leur premier bagage à saisir pour affronter la vie est défaillant. Leur unique moyen d'établir le contact avec l'autre est défectueux. Par conséquent, la communication est rompue. Ils sont exclus et marginalisés parce qu'ils ne maîtrisent pas l'art de la norme langagière et par là même, la norme sociale.

Qui dit langage défaillant, dit culture défaillante. En effet, ces jeunes se basent sur le peu de connaissances, souvent idées reçues et traditions obscurantistes, qu'ont leurs parents pour déclarer leur origine arabo-musulmane et endossent mal leur rôle d'ambassadeur de notre culture et de notre religion. Ils établissent mal le pont de l'échange culturel et transforment sa direction en un sens unique au lieu du double. Ils n'embrassent qu'à moitié l'assimilation sociale au lieu de l'étreindre à bras croisés, avec ingéniosité. Qu'ils apprennent que faire du mal aux autres, représenter mal ses origines et travestir l'image de notre religion est bien pire et bien HARAM, pour reprendre un de leurs termes, que de manger du porc, boire de l'alcool ou danser en boîte de nuit.

En somme, ces jeunes français d'origine maghrébine s'acculturent mal et sont loin de réaliser la chance qu'ils ont d'appartenir à deux cultures, à deux civilisations qui ont, pendant longtemps, mené et dirigé ce monde.

Chapitre III :

Espace romanesque et société

III.1 La France du 21^e siècle: Citadins et banlieusards dans les villes françaises du XXI^e siècle.

La France a connu une très forte immigration depuis les années 70. Elle comprend aujourd'hui une population métissée dont une partie banlieusarde qui représente six million d'habitants. Les citadins préfèrent s'installer aux centres des villes, pour satisfaire leurs besoins quotidiens : déjeuner sur une terrasse d'un restaurant, se rendre à leur travail en vélo ou en scooter ou bien se détendre dans un parc ou un jardin en lisant leur livre tranquillement ou bien encore s'approvisionner au supermarché, faire des sorties en famille ou entre amis, inscrire leurs enfants dans des activités sportives ou culturelles. Un mode de vie que les banlieusards sont loin d'adopter. Ces derniers vivent dans des HLM à l'allure rebutante. Ils fréquentent des écoles où les moyens pédagogiques ne sont pas toujours disponibles et où l'échec scolaire est plus répandu. La banlieue est devenue un espace de frustration et d'intériorisation, ses habitants n'y voient pas un avenir professionnel. Les jeunes se transforment en des dealers, des voleurs qui veulent à tout prix se faire de l'argent sans grands efforts et s'affirmer aux yeux de l'état. Les citadins portent un regard de jugement vis-à-vis de cette communauté. Etre de la banlieue reflète une image négative.

En 2004, le réalisateur Abdelatif Kechiche fait la promotion de son nouveau film *L'esquive*, où il offre un nouveau regard sur la banlieue, bien loin des clichés habituels. Il dresse le portrait d'une cité où se joue une histoire d'amour très banale entre des jeunes. Des adolescents qui décident aussi de participer à une activité scolaire : le théâtre ; le moyen le plus efficace pour s'exprimer et canaliser toute l'énergie débordante. Ils jouent brillamment la pièce de Marivaux *Jeu de l'amour et du hasard*. Le film est cependant marqué par une scène très violente, celle de la police interpellant, ces adolescents qui, pourtant, n'avaient rien fait de mal. Une réalité portée aux yeux du monde qui lui a valu quatre César. Le film était porteur de message, mais surtout d'espoir, celui d'une jeunesse qui refusait d'être stigmatisée, une jeunesse qui n'était pas vouée à l'échec pour la simple raison d'être enfant d'immigrés maghrébins.

Cependant, depuis les agitations d'Octobre et Novembre 2005, l'image dégradante de la banlieue se confirme aux yeux des autorités françaises et du monde entier. Les jeunes ne maîtrisent plus leur colère et leur agressivité ; ils multiplient leurs actes vindicatifs :

émeutes, affrontements entre jeunes et police, vol de voitures, dégradation des biens publics, agressions. Ces violences, qui étaient une manière de se faire entendre pour les banlieusards, n'ont fait que marquer négativement la France ; critiquées et stigmatisées, les cités sont devenues le danger n°1 de la nation française.

« La cité est en effet souvent présentée avant tout comme un espace anémique, incontrôlable. Ses habitants sont décrits comme des groupes à part, que la précarité a éloignés des normes de comportement et des règles de conduite acceptées. Dans cette représentation dominante, le manque et la déviance sont étroitement associés, les populations de la banlieue sont vues sous l'angle double de la misère qu'elles subissent et, pour partie d'entre elles tout au moins, du danger qu'elles représentent pour l'ordre social. La banlieue est à la fois pitoyable et menaçante, on la plaint et on la craint dans le même temps »³⁹

Trois ans après ces événements, l'ancienne secrétaire d'état chargée de la politique de la ville, Fadéla Amara, présente son projet « espoir banlieue » : une politique en faveur des banlieues dont les objectifs étaient la création de lycées de deuxième chance pour les élèves déscolarisés et aussi promouvoir la mixité sociale en créant *le busing**, rupture de l'isolement des banlieues et garantir la sécurité, création de l'emploi d'autonomie qui consiste en un accompagnement pour les jeunes pour trouver un emploi, suivre une formation qualifiante ou bien encore une création d'activité.

Un projet très prometteur qui a tout de même sorti beaucoup de jeunes du chômage. Accordé depuis 2008 à plus de 25000 jeunes, 4000 environ ont trouvé un travail ou entamé une formation qualifiante, c'est ce qu'affirme le journal français « Le Figaro ». On constate que cela n'est pas dû à l'accès géographique, c'est-à-dire que certains quartiers ne sont pas reliés directement aux centres par les transports en commun mais

³⁹ Agnès, VILLECHAISE-DUPONT, *Amère banlieue, les gens des grands ensembles*, Paris, Grasset et Fasquelle, Le Monde de l'éducation, 2000, p. 9

*Mot anglais qui signifie une organisation du transport scolaire dont le but est de mélanger des élèves de différentes origines afin de lutter contre toute ségrégation. Il a été mis en œuvre pour la première fois aux Etats Unis en 1971 mais a été vite abandonné suite à son échec.

plutôt au manque de qualification alors que dans beaucoup de situations ils se voient refuser un travail à cause de leur origine. Cela dit, l'état avoue que dans les années 70, il s'agissait d'une immigration de travail et que l'arrivée de cette population étrangère s'est faite par le biais du regroupement familial, ce qui explique aujourd'hui la rupture entre le marché du travail et cette jeune population.

Cependant, malgré ces efforts déployés par l'état, la population issue d'immigration a toujours du mal à s'intégrer dans la société française. L'absence du métissage social continue à évoluer. Bien que la France ait octroyé à certains la nationalité française, ces derniers n'ont pas le droit de voter, un fossé qui ne cesse de se creuser entre ce pays et la population issue d'immigration et c'est l'une des raisons qui accélère les différenciations socioculturelles.

III.2 La littérature beure : Une littérature émergente

« Le terme *beur* est à prendre dans le sens ethnique (les romans écrits par des Beurs) et à élargir dans un sens dialectique : celle qui parle de la situation d'un jeune Maghrébin dans une société française contemporaine. »⁴⁰

C'est au début des années 80 que la seconde génération d'immigrés maghrébins apparaît sur le devant de la scène française et revendique son droit d'appartenir à la société française au même titre que les Français, refusant ainsi d'être l'otage d'une histoire passée et présente.

Le rejet de toute marque d'étrangeté, tel est le cri de cette littérature. L'espace de la banlieue est, désormais, présent dans la littérature beure. Les premiers romans beurs avaient comme préoccupation de dénoncer l'injustice, les malaises et les regards méprisants de cette société qui, parfois, les a vus naître.

Mehdi Charef publie en 1983 *Le Thé au harem d'Archibald* au Mercure de France. Il y raconte la vie d'un jeune algérien immigré, une histoire basée sur une multitude d'anecdotes de la vie de sa cité. Les années quatre vingt ont été l'avènement de l'écriture autobiographique.

A la même année, une émeute surgit à Vénissieux, commune française située dans la banlieue sud de Lyon, suite à une bavure policière qui a blessé un jeune beur Toumi Djaïda. La marche pour l'égalité et contre le racisme a été marquée par la nouvelle de l'assassinat d'un touriste algérien qui fut tué dans un train, par trois jeunes français futurs légionnaires.

A cet effet, d'autres revendications surviennent : une carte de séjour de dix ans et le droit de vote pour les étrangers. Le président de la république, François Mitterrand, accorde alors la possibilité d'une carte de séjour et de travail, valable pour dix ans.

La sortie du roman de Charef a, en quelque sorte, contribué à faire connaître la situation inconfortable des banlieusards et la non reconnaissance de leur place dans la société

⁴⁰ Michel, Laronde, *Autour du roman beur : Immigration et Identité*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 6

française. Ce récit purement autobiographique retrace la misère sociale, l'échec scolaire et le chômage vécu par l'auteur, mais aussi, des jeunes issus de la seconde génération d'émigrés.

En cette période, il eut une forte abondance d'œuvres littéraire dites beures comme par exemple : *Mohamed Kenzi* avec *La Menthe Sauvage*, en 1984, *Nacer Kettane* avec *Le sourire de Brahim*, en 1985, ainsi que *Azouz Gegag* avec *Le gône de chaâba*, en 1986. Tous ont des éléments thématiques et structuraux en commun. C'est toujours le même thème qui revient : la situation dégradante de la population beure et la recherche d'une identité. Chacun crie son désir d'intégration sans contrepartie.

Vingt ans plus tard, Faïza Guène, jeune française d'origine algérienne, fait son apparition sur la scène littéraire et publie son premier roman qui s'inscrit dans la même thématique des auteurs cités ci-dessus : *Kiffe Kiffe demain*, qu'elle publie en 2004 et qui fut traduit en 22 langues alors qu'elle n'avait que dix neuf ans.

Deux ans plus tard, la jeune auteure publie son deuxième roman intitulé *Du rêve pour les oufs* et qui constitue le corpus de notre recherche.

Comme il a été cité précédemment, la littérature beure a émergé dans les années quatre vingt et progressivement, elle s'est construite un nouvel espace littéraire francophone. Pour mieux cerner les caractéristiques de cette littérature, nous allons tenter de la définir par rapport à la littérature maghrébine de langue française, que nous estimons être proche de cette première.

La littérature maghrébine de langue française a pris forme dès les années vingt. Elle était menée par les pionniers qui ont écrit sous l'emprise de la colonisation et qu'on pourrait qualifier de la génération des aînés. En général, ces auteurs ne connaissaient pas la langue arabe et ce, à cause des colonisations et des protectorats français en Afrique du Nord, ce qui a mené à une acculturation vers l'enseignement du Français dans les écoles. L'Algérie est le pays où s'impose le plus la littérature maghrébine par la quantité, et ceci a résulté de 132 ans d'occupation coloniale ; la scolarisation y a débuté plus tôt et enfin, l'impact de la culture étrangère sur les esprits y est plus étendu. En nous fiant à la périodisation de la littérature maghrébine d'expression française de Jean Déjeux, la première, qui va de 1920 à 1950, est dite celle du mimétisme et de

l'acculturation. L'écrivain se contentait de répéter les dires du protecteur. L'attrance au colonisateur était telle que l'on intériorisait ses idées, ses valeurs, sa manière d'être au monde. On s'identifiait au modèle français. En grande majorité, les auteurs de cette période, sauf les algériens : Malek Benabi et Aly El Hammamy ou les auteurs juifs tunisiens, s'affirmaient français :

« *Nous sommes comme les Français. Nous voulons être Français* »⁴¹.

La France est aimée. On voit tout avec son regard. Le 06 juillet 1934, *Mohamed Oued Cheikh* écrit au sujet de « Colomb-Béchar capitale du Sud » dans *Oran-Matin* :

« *La cause est entendue. Le pays a trouvé, sous l'égide française, la paix et le bien-être (...) Il n'est pas un indigène qui n'ait de la reconnaissance à la Mère Patrie pour tous les bienfaits qu'elle lui a prodigués, et plus particulièrement pour l'avoir tiré des ténèbres, pour le faire percer dans la lumière, la vie et le bonheur.* »⁴²

De son côté, Rabah Zenati se plaisait à dire que les Algériens avaient « *la bonne fortune d'avoir comme éducatrice bienveillante la nation la plus grande et la plus civilisée du monde. Nous pouvons avec elle faire des pas de géants.* »⁴³

Les écrits d'un tel contexte ne pouvaient revêtir qu'un style plat et sans relief. Le lecteur français est rassuré. On lui offre des textes élogieux sans fautes d'orthographe. On montre que l'on est capable de rédiger en bon français et de dire de bonnes choses.

Après la seconde guerre mondiale et plus précisément à compter de 1950 et durant six années, on commence à s'interroger sur soi, sur son identité et sur sa réalité. Cette période est celle du malaise et du dévoilement. Le Français a été imposé par le colonisateur et refusé par le peuple algérien. Peu à peu, on s'aperçoit qu'il doit servir au combat libérateur. Bachir Hadj Ali disait à ce sujet:

⁴¹ Jean, Déjeux, *Situation de la littérature maghrébine de langue française*, Alger, OPU, 1982, p. 16

⁴² Ibid. p. 21

⁴³ Ibid. p. 22

«D'instinct, le peuple sentait qu'il pouvait y avoir là un manque à gagner culturel et un retard nuisible pour l'avenir, car cette langue, destinée à former les auxiliaires de la machine coloniale et à faire oublier la nôtre, est devenue un moyen d'investigation du passé, de conquête du savoir et de libération. »⁴⁴

Les Algériens de l'époque refusent la misère dans laquelle ils vivent. *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun et *La Grande maison* de Mohammed Dib en sont un parfait témoignage. Les auteurs entendent montrer, donner à voir les leurs dans leur vérité, leur identité.

De 1956 à 1964, le combat par les armes place, d'un seul coup, l'Algérie à l'avant-scène de l'histoire. Henri Kréa écrivait : « *Désormais, nous savons que nous sommes un peuple libre.* »

Finis le temps de la castration et de la soumission à l'autre. On s'affirme et on combat. Leurs textes avaient tous une même motivation : dénoncer le colonisateur et être témoins de leur temps. Ces auteurs affirment leur identité qu'elle soit algérienne, tunisienne ou marocaine.

Par ailleurs, après l'indépendance, d'autres choisissent l'exil en raison d'un désaccord avec le régime comme cela a été le cas de Mourad Bourboune, après la prise de pouvoir de Houari Boumediène.

Si la littérature maghrébine était une littérature de témoignage, la littérature beur ne l'est pas moins aussi. En effet, les auteurs beurs ou les auteurs de la seconde génération témoignent dans leurs écrits mais avec des motivations plus ou moins différentes. On parle de deuxième génération par opposition à la première vague d'immigrés arrivée en France. Les beurs sont donc les descendants de ces émigrés. Le terme a été créé en inversant l'ordre des syllabes du mot arabe : *a-ra-beu* donne *beu-ra-a*, puis *beur* par contraction.

Si leurs précurseurs affirmaient leur identité maghrébine à part entière, les écrivains beurs, eux, sont perdus entre deux cultures, deux sociétés qui n'arrivent pas à les

⁴⁴Ibid. p. 34

identifier et qui ont engendré un complexe culturel, linguistique et social. Leurs romans décrivent la situation sociale des beurs qui sont confrontés à une marginalisation constante, à l'exclusion et à un reniement de la société française. Ils se voient otages de deux cultures, une inculquée par leurs parents et l'autre rencontrée au seuil de la société. La relation des auteurs avec la langue française est radicalement différente de celles des auteurs maghrébins. Il apparaît dans les romans beurs un métissage linguistique fait de Français et d'Arabe et où la norme de la langue française est complètement controversée.

« *quelqu'un m'a jeté l'aïn !* » (p. 87)

« *tu fais pitié, miskina !* » (p. 14)

« *tu veux finir au habs* » (p. 113)

« *Dès que je peux, j'irai le visiter à son café, bientôt, inchallah* » (p. 88)

« *Par contre, plus il grandit plus j'ai envie de le gifler chaque matin, ce chétane.* » (p. 102)

« *Réponds ! Qu'est-ce qui te prend ? On dirait que t'es possédée ! Naâl chétane.* » (p. 109)

« *ils kiffent trop foutre des meufs à poil pou un oui ou pour un non* » (p. 15)

« *un peu relou* » (p. 15)

« *...et se plaint qu'aucun toubab de sa classe ne veut être son amoureux parce qu'elle a de faux cheveux.* » (p. 20)

« *Parfois, il m'arrive d'écrire des choses dans un carnet à spirale que j'ai chouré au Leclerc de l'avenue* » (p. 41)

« *le petit rebeu* » p. 120)

« *c'est cheum* » (p. 124)

« *cela dit il faut que j'arrête un peu de péta* » (p. 57)

« *J'arrive plus à dicave mon propre frère* » (p. 114)

« *Chaque fois, je la croise dans le bus quand je vais **tafer*** » (p. 16)

Leurs personnages sont issus de la banlieue et vivent dans des conditions parfois déplorables. Ils ont un parler bien à eux et un espace marqué par leur différence. L'insertion de ces mots dans le roman *du rêve pour les oufs* qui est notre corpus de recherche, constitue d'une manière plus ou moins claire, cette double identité, cette double appartenance culturelle.

La littérature beure a su se créer un nouvel espace francophone mais, elle reste fortement liée à la littérature maghrébine qui, en quelque sorte, lui a ouvert les portes de son apogée. Les auteurs maghrébins et beurs ont deux points en commun : leur origine et la langue d'écriture. Le maghrébin est né dans un pays du Maghreb et écrit dans un bon français qui respecte les normes syntaxiques. Le beur est né en France mais reste tout de même fils de parents maghrébins et il écrit en, ce qui est actuellement nommé, Français contemporain des cités, métissage linguistique fait de Français et d'Arabe soumis à la transposition syllabique qui aboutit à ce que l'on appelle le verlan. Le beur n'a d'autre choix que de se battre pour exister et faire valoir sa présence dans la société française. Ils vivent avec l'espoir et l'optimisme et ils essaient de faire passer ce message à travers leurs écrits.

De ce fait, nous arrivons à la conclusion suivante : si les beurs ne sont pas reconnus au même titre que les français, leur littérature ne peut être rangée dans le tiroir de la littérature française et reste incontestablement le prolongement divergeant de la littérature maghrébine d'expression française.

III.3 L'espace romanesque dans *Du rêve pour les oufs* :

L'espace fait partie des points importants à traiter lors d'une étude analytique d'un roman. En effet, ce dernier permet de dresser différents décors en adéquation avec l'intrigue et ses personnages, de leur dérouler un tapis de déploiement et d'exploitation et d'apporter au lecteur une facilité d'accès à la représentation mentale de l'histoire.

Avant d'entamer cette analyse, une définition de la banlieue nous semble nécessaire étant donné qu'elle est l'espace central du roman et nous allons aussi tenter de justifier les motivations de l'auteur quant au choix de ce lieu.

La banlieue ou ce qu'on appelle aussi « périphérie urbaine » est une zone urbanisée qui se situe à la périphérie des villes. Le mot banlieue existe depuis des siècles. Il est constitué de deux syllabes : « ban » qui veut dire mettre au ban, étymologiquement c'est l'acte de bannir et « lieu » qui signifie unité de distance. La banlieue était, autrefois, l'endroit où les bannis par jugement pouvaient vivre à la périphérie de la ville. Depuis déjà quelques temps, les banlieues envahissent la France. Ce pays était ouvert à l'immigration pour reconstruire son économie industrielle ; il avait alors besoin d'une main d'œuvre qui ne lui coûterait pas chère. Les immigrés, notamment les maghrébins, étaient contraints à habiter des lieux de réclusion et des ghettos de frustration. Leurs conditions économiques leur ont infligé une marginalisation et un niveau de vie déplorable. Peu à peu, les industries se sont délocalisées sous d'autres cieux, mais les hommes restèrent, car il n'y avait pas d'autres endroits pour aller vivre.

" *L'immigré, déclare Tahar Ben Jelloul, est celui qui se salit les mains, qui travaille avec son corps et l'expose au risque, à l'accident, au rejet.* "45

Ils élèvent leurs enfants avec l'idée que la France était leur pays et qu'un avenir prometteur les attendait. Des images illusoires qui se sont vite transformées en une dure réalité. La banlieue devient le lieu de l'échec pour ces enfants. Stigmatisés d'être de la cité, de la banlieue, par l'habit ou par les comportements verbaux apparentés, ces jeunes se retrouvent dans l'impasse. Le fait d'être d'une cité signifie souffrir des conflits, endurer et subir l'exclusion sociale.

⁴⁵ Tahar, BEN JELLOUN, *Hospitalité française*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1984, p.15

« Dans un texte, l'espace se définit comme l'ensemble des signes qui produisent un effet de représentation » (J.Y. Tadié).⁴⁶

Afin d'approcher cette spatialité, Christiane Achour et Simone Rezzoug citent dans leur ouvrage, celle faite par J.P. Goldenstein qui propose de poser trois grandes questions⁴⁷ :

« Où ? nous conduit à rendre compte de la géographie du roman. Chaque récit comporte sa topographie qui lui donne sa tonalité particulière.

Comment ? nous conduit à examiner les techniques d'écriture qui permettent de représenter l'espace. Mise à part la description, nous pouvons dégager deux modalités de représentations de l'espace : l'abstraction du décor (investissement puissant de l'imaginaire) et l'insistance sur le décor (tentative de créer le réel par l'écriture, avec notation scrupuleuse des formes, des couleurs, des lumières, des dimensions).

Pourquoi ? les fonctions de l'espace romanesque.

Le plus souvent, écrit J.P. Goldenstein, le lieu décrit sert à la dramatisation de la fiction. Mais surtout l'espace influe sur le rythme du roman. Dans certains récits et particulièrement dans le récit poétique, l'espace devient agent de la fiction. »

A la lumière de la théorie citée ci-dessus, nous allons aborder l'analyse de l'espace de notre corpus et tenter de répondre aux questions avancées par J.P. Goldenstein.

L'histoire du récit se déroule à Paris du vingt et unième siècle, dans une banlieue appelée Ivry sur Seine où l'auteure peint le décor du réel avec une insistance et une précision qui permettent aisément au lecteur de se situer et de se projeter dans le récit. Cette touche du vraisemblable renvoie le lecteur dans un univers revisité par des personnages de papiers, dont le but n'est pas de calquer l'espace vécu mais, de créer la jonction entre l'espace réel et celui qui est habité par les personnages.

⁴⁶ Christiane, ACHOUR et Simone, REZZOUG, *Convergences critiques*, Alger, OPU, 2009, p. 209

⁴⁷ Ibid. p. 210

« L'espace littéraire apparaît comme une sphère médiatrice à l'intérieur de laquelle les diverses entités du monde se livrent à un dialogue permanent »⁴⁸

Thierry Bulot définit l'espace comme étant une combinaison de lieux à valeur physique et sociale. Un lieu de brassage et de métissage où les identités sont perpétuellement construites et co-construites. Il est aussi le lieu d'intégration ou de marginalisation.

Ceci se manifeste clairement dans le roman de Faïza Guène où plusieurs espaces avancent en parallèle, du clos à l'ouvert et vice et versa. D'abord l'espace de son enfance en Algérie où il était clos, contrôlé par les hommes. Elle y était prisonnière certes, mais elle en garde tout de même quelques bons souvenirs tissés avec certains membres de sa famille : sa mère, sa grand-mère et les filles des voisines. Afin de les partager avec le lecteur, l'auteure recourt à l'analepse et lui projette quelques séquences de son vécu en Algérie.

Le palpable est souvent évocateur de souvenirs chez Ahlème. Ses larmes, par exemple, la plonge dans un voyage à travers le temps. Elle se rappelle de la première fois qu'elle s'est vidée d'un cumul de larmes retenues jusque-là. Elle saute, ainsi, d'un souvenir à l'autre :

J'ai beaucoup pleuré pour les mecs(...) le jour de l'accouchement de Tantie Mariatou, non seulement j'étais la seule Blanche dans la salle d'attente de la clinique mais la seule à pleurer (...) A la mort de maman, je n'ai pas pleuré... C'était le jour du mariage la grosse, une cousine éloignée qui habitait le village voisin... je me vois encore accroupie près d'elle en train de l'observer. Je pouvais passer des heures à la regarder travailler, elle me fascinait. Je me souviens de ces longs après-midi durant lesquels les femmes du village ne parlaient que de ce grand évènement. (pp. 69, 70)

⁴⁸ Geneviève Boucher, «Espace littéraire et spatialisation de la littérature», @analyses [En ligne], Comptes rendus, Théorie littéraire, mis à jour le : 11/01/2008, URL : <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=895>.

La plupart des souvenirs confiés au lecteur revêtent du positif et ceci s'explique par la perpétuelle comparaison à laquelle se livre l'héroïne. Elle confronte l'espace heureux de son enfance qu'elle garde en mémoire, à celui de malheureux et difficile de son âge adulte. Elle recourt à l'espace abstrait de son premier âge heureux pour fuir le concret, lourd et dur, de ses 24 ans. Elle a beau vivre dans un pays faisant partie des puissants de ce monde, recelant un bon nombre d'immigrés, mais ce monde-là lui est froid et extérieur bien qu'elle y vive et y travaille. La communauté émigrée a du mal à s'intégrer à la société française. Leur monde respectif se croise au quotidien sans se dire bonjour. Le métissage social n'a de place que si l'immigré est fortuné. A ce moment là, il est accepté car richesse, en occident, rime avec éducation et bienséance.

L'auteure n'est pas allée chercher bien loin dans le choix de ses espaces dans le récit : Ivry sur seine, Rue Joubert, Leroy Merlin, La cours de Rome, Quartier Saint Lazare, Quartier Château d'eau, Les Galeries Lafayette, Macdo, Quick, KFC, Leclerc, Cité Youri Gagarine, Châtelet-les-halles au pied de la fontaine, Boulevard de Chapelle.

Dans ce sens, et comme le suggère Xavier Garnier⁴⁹ dans son collectif, dirigé conjointement avec Pierre Zoberman⁵⁰, l'espace textuelle du récit côtoie l'espace social car la vie y est fécondée. Des espaces référentiels où elle tente de teinter son roman d'une touche de vraisemblable.

Nous pouvons le justifier par la relation qui existe entre sa biographie et son roman. L'auteure s'est inspirée de sa propre vie pour rédiger son récit et l'admet ouvertement dans son entretien avec le journal Elwatan⁵¹ en été 2006 :

«Je me nourris de mon milieu pour raconter mes histoires »

Dans un premier temps, nous allons tenter de repérer les ressemblances qui existent entre Faïza Guène et l'héroïne. Etant de la même tranche d'âge, toutes les deux sont issues de la banlieue et vivent à Paris et elles sont toutes les deux filles d'un maçon. L'auteure vit dans sa banlieue depuis l'âge de huit ans, Ahlème a quitté l'Algérie avec

⁴⁹ Professeur en littérature comparée et ancien directeur du centre d'études des nouveaux espaces littéraires, université Paris Nord 13.

⁵⁰ Professeur en littérature française et directeur du centre d'études des nouveaux espaces littéraires, université Paris Nord 13.

⁵¹ Journal quotidien algérien fondé en 1990.

son petit frère vers l'âge de onze ans. Ces éléments nous permettent de considérer ce roman comme un journal intime où l'auteure prête sa voix à un personnage qui raconte son quotidien et qui dénonce les conditions de vie des jeunes banlieusards ; c'est ce qui nous renvoie à constater qu'elle est une auteure engagée de son époque mais surtout de son appartenance comme beaucoup d'écrivains d'ailleurs.

La romancière perpétue le combat de son personnage entre se découvrir et se former une identité.

Dans la banlieue, chez son amie tantie mariatou ou encore au quartier Barbés, Ahlème a un sentiment de sécurité et de bien-être. Elle retrouve l'affection, l'amour et la fraternité entre les gens, alors qu'à la préfecture ou dans les rues de Paris, il existe toujours ce froid qu'Ahlème en parle tant. Elle dresse une image sèche, une sensation de lutte, de fuite, l'envie de se mettre toujours à l'abri.

Partagée entre deux cultures sans avoir la sensation d'appartenir à aucune, l'espace de l'héroïne est bien brut sans artifice extérieur : pas le brun d'un métissage social dans un pays où la population banlieusarde est estimée à six millions d'habitants.

Le système français a restreint les formes d'habitation sous forme d'HLM, des cités qui sont devenues des espaces clos. Ces séparations spatiales ont généré, chez les beurs, une envie de s'affirmer dans une société qui est la leur mais, qui n'est pas celle de leurs parents. Une communauté qui veut s'identifier et se démarquer de celle à laquelle elle appartient géographiquement. Malheureusement, elle s'est transformée en une population qui s'intériorise, pour éviter le regard de l'autre qui a fait naître un clivage social dû à une différence culturelle.

Ne connaissant peut-être pas assez son pays d'origine, l'auteure reste vague quant au nom du village près de sidi bélabés, de peur, peut-être, de s'y perdre.

Elle reste superficielle dans sa description des lieux en Algérie. Dans le village où il y a la maison familiale « dar Mounia », Faïza Guène nourrit ce lieu par l'amour, le lien familial qui perdure au fil de leur descendance ; les mêmes visages, la même chaleur qui donne naissance à une hospitalité et une union humaine tel un cordon ombilical ; un lieu, symbole de refuge et d'amour.

L'auteure fait vivre son personnage principal dans deux univers différents, complètement contradictoires, où Ahlème évolue avec un optimisme et l'idée que leur vie, à elle et à sa famille, changerait un jour. Une force de caractère que Guène estime inné chez les femmes algériennes. A ce propos, elle révèle au même journal dont le nom a été cité précédemment :

« Je voulais un personnage plus inscrit dans la vie sociale, qui travaille. J'ai une image, depuis l'enfance, de la femme qui est forte, qui assume tout, je crois que le fait d'être d'origine algérienne y est pour beaucoup, j'ai toujours eu l'image de femmes combatives. Après, en grandissant et en faisant ma propre expérience, je me suis aperçue qu'on est beaucoup plus tenaces, le fait peut-être qu'on n'a pas envie d'offrir à nos enfants un monde moche. »

La France a fait d'Ahlème une jeune fille plus forte, qui affronte la dureté du quotidien sans jamais baisser les bras. L'auteure a voulu dresser cette image des jeunes beurs qui ont l'envie de s'en sortir et de combattre jusqu'au bout pour valoriser leurs droits.

A cet effet, Faïza Guène est considérée comme un porte-drapeau de la génération beure, qui véhicule un lourd message.

Dans le même journal, elle affirme que :

« Il y a des gens qui vont travailler le matin et qui rentrent le soir. C'est de cette majorité silencieuse que je me sens proche. Il y a plein de gens qui ont des choses à dire, à défendre, des gens qui ont des talents, d'autres qui n'en ont pas. Même si on ne fait rien ce n'est pas pour autant que l'on est personne. »

Le regard de l'autre cause bel bien un mal être à cette communauté banlieusarde. Sa présence dans la société française n'a su se faire valoir qu'au moment de ses actes de

violence. Depuis, les banlieusards sont considérés comme des intrus, des trouble-fête qu'il faut surveiller et parfois malmenier. On ne voit que le négatif en eux, même s'ils arrivent à mener à bien leur existence, en dépit de leurs conditions sociales. A travers ses personnages, Faïza Guène dévoile l'image réelle de la France avec ses autorités xénophobes et racistes mais, qui laissent transparaître un pays démocratique ouvert à toutes les cultures.

III.4 Le temps romanesque dans *Du rêve pour les oufs*:

Loin d'occuper une fonction décorative, le temps représente un grand opérateur de lisibilité d'un texte. Aussi, il est un invariant de l'écriture romanesque, à l'instar de l'espace dont il est particulièrement solidaire.

Son étude permet de déterminer et d'évaluer la durée, courte ou étendue, des événements rapportés. Cependant, il arrive que la narration ne respecte pas la succession temporelle et ne rapporte pas les faits dans leur exact déroulement chronologique. Dans ce cas, le narrateur recourt à l'analepse : retour en arrière, et à la prolepse : anticipation et projection dans le futur, en racontant des événements ultérieurs. Il arrive également qu'une certaine période soit sautée ; on parle alors d'ellipse, ou bien narrée succinctement, on parle dans ce cas de sommaire.

Le temps romanesque recouvre plusieurs facettes. Michel Butor suggère dans son *Essai sur le roman* la superposition d'au moins trois temps:

« Dès que nous abordons la région du roman (nous devrions) superposer au moins trois temps : celui de l'aventure, celui de l'écriture, celui de la lecture. »⁵²

Dans notre analyse, nous allons traiter le temps romanesque, en fusionnant l'approche de Michel Butor avec celle qui est proposée par J.P. Goldenstein et citée par Christiane Achour et Simone Rezzoug dans *Convergences critiques* où le temps est répertorié en temps interne et en temps externe.

« (...) et on distingue entre le temps externe (époque à laquelle vit le romancier, celle à laquelle vit le lecteur), et le temps interne (durée de la fiction) ».⁵³

⁵² Michel, BUTOR, *Essai sur le roman*, cité par Charles SALE, *Calixthe Beyala: analyse sémiotique de Tu t'appelleras Tanga*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 54

⁵³ Christiane, ACHOUR, Simone, REZZOUG, *Convergences critiques*, Alger, OPU, 2009, p. 215

III.4.1 Temps interne :

III.4.1.1 Le temps de l'histoire : plusieurs indications dans le roman nous permettent de situer avec exactitude le temps de l'histoire racontée par Ahlème.

Dès les premières pages du roman, nous relevons des informations données sur le temps atmosphérique qui est celui du climat. La narratrice parle de froid et on devine que c'est la période hivernale.

« ça caille dans ce bled, le vent fait pleurer mes yeux et je cavale pour me réchauffer... et ce matin le froid ouf de France me paralyse » (p. 7)

« on dirait de vieille poupées abîmées qui ne craignent plus le froid. Les prostitués sont l'exception climatique, peu importe l'endroit, elles ne sentent plus rien. » (p. 8)

« et qui me protège fort du dehors et de son froid(...) mon RER asthmatique me crache dans ma zone où il fait plus froid encore » (p. 17)

Une autre indication nous laisse aisément deviner la période vécue par le personnage principal, qui est celle de l'hiver 2005 :

« Bref, ce stade se trouve au pied de ce qu'on appelle ici « la colline », une sorte de grande butte qui surplombe tout le quartier. Je me poste à cet endroit stratégique et là, une vue extraordinaire m'est offerte. Des lumières me parviennent de tous les côtés et je trouve ça beau. (...) je suis entourée par tous ces immeubles aux aspects loufoques qui renferment nos bruits et nos odeurs, notre vie d'ici. Je me tiens là, seule, au milieu de leur architecture excentrique, de leurs couleurs criardes, de leurs formes inconscientes qui ont si longtemps bercé nos illusions. Il est révolu le temps où l'eau courante et l'électricité suffisaient à camoufler les injustices, ils sont loin maintenant les bidonvilles. Je suis digne et debout et je pense à tout un tas de choses. Les événements qu'il y a eu par chez nous ces dernières semaines ont agité la presse du monde entier et après quelques affrontements jeunes-police, tout s'est calmé à nouveau. Mais qu'est-ce

que nos trois carcasses de caisses calcinées peuvent changer quand une armée de forcenés cherchent à nous faire taire ? (p. 31)

En effet, en Octobre et en Novembre 2005, la France a connu une violence urbaine au sein de ses banlieues. Pendant plusieurs semaines, la scène médiatique s'est acharnée sur ces lieux dont on en parlait peu et elle avait mis en évidence les problèmes majeurs qui touchaient ces quartiers.

De ce fait, nous pouvons dire que l'histoire se déroule en France du 21^{ème} siècle et commence en hiver 2005.

III.4.1.2 Le temps de la narration :

Michel Butor considère « *le roman comme un espace où (le) texte, page après page, s'organise à la manière d'une succession de tableaux dans un cadre physique qui donne au récit sa configuration propre* »⁵⁴.

Cette définition renvoie à un discours de cheminement chronologique. De ce fait, le lecteur peut facilement suivre les événements dans leur ordre.

Du rêve pour les oufs ne tient pas compte des caractéristiques du roman classique et rompt plus ou moins avec ce dernier, par la présence de prolepse et d'analepse.

Le cheminement narratif dans l'histoire est balloté entre présent, futur et passé. En effet, il est fortement conditionné par la mémoire et l'imaginaire du personnage.

En voici une anthologie :

L'oracle de la vieille gitane rendu à l'égard du petit Amady :

« et elle lui a dit que cet enfant deviendrait un jour un homme qui allait à jamais marquer l'Histoire, qu'il ferait quelque chose de très grand et que cela surprendrait tout le monde. Elle a dit que le bébé portait dans son ventre les promesses de tout un peuple. » (pp. 20, 21)

⁵⁴ Charles, SALE. Op.cit. p. 57

La remémoration de l'accident du patron au chantier:

« je me souviens, c'est arrivé très tôt le matin, il travaillait sur le chantier et il tenait en équilibre là haut, comme il a tenu toute sa vie en équilibre (...) personne ne sait vraiment pourquoi mais il est tombé de cette putain de poutrelle. Tous les gars ont cru qu'il y serait resté parce que la chute était impressionnante... en basculant, la tête a heurté la solive et à cause du choc, maintenant, ça ne tourne plus rond » (p. 29)

Les souvenirs d'Ahlèm en Algérie :

« là-bas, c'était tout le contraire, je ne voyais jamais d'hommes. J'étais collée aux jupons de ma mère, et des autres femmes du village aussi, qui était solidaires et responsables de l'éducation de tous les enfants(...) il m'arrivait de trier des perles et des rubans des journées entières pour maman qui était la couturière du village (...) je passais mon temps libre au pied de notre petit oranger et je regardais la rue à travers le grillage en inventant des histoires sur les passants ». (p. 48)

« je me souviens de ces longs apr-s-midi durant lesquels les femmes du villages ne parlaient que de ce grand évènement [...] j'aurais fait n'importe quoi pour assister à la fête, j'en avais tellement envie ! je n'avais que onze ans et j'ai supplié maman de m'y emmener. Mais elle avait refusé [...] aussi, ce qui l'inquiétait davantage, c'était ce long trajet pour aller au village. « par les temps qui courent, les routes ne sont plus sûres, tout le pays est infesté de faux barrages, je n'ai pas envie qu'il t'arrive quelque chose » (...) Je me souviens qu'on pouvait plus écouté de la musique trop fort, surtout les chansons d'amour et que certain mots ne devaient plus être prononcés hors de chez soi (...) la date de la fête est arrivée et la mort a frappé sauvagement ». (pp. 71, 72)

Souvenirs du père d'Ahlème, surnommé « le patron » :

« je faisais toujours ça au café de Slimane à la Goutte-d'Or quand je suis arrivé à Paris. Il y avait des œufs tous les jours. A l'époque, c'est moi qui avais la plus belle

moustache du foyer, j'étais fier, tu sais (...) Slimane fumait au moins deux paquets de Gitanes par jour ». (p. 88)

Souvenirs et prédiction des vieux :

« Slimane, que dieu ait son âme, miskine. Tu vois, mon frère, ce qui nous attends nous aussi, nous finirons pareil... après avoir travaillé ici toute notre vie comme des chiens errants, on nous expédiera là-bas morts, entre les quatre planches de bois d'un cercueil (...) mon seul rêve était de retourner chez moi. Chaque année, je disais traite ; et puis je retardais encore en disant : quand les enfants seront grands. Maintenant, ils sont grands grâce à Dieu, mais ils ne veulent pas me suivre. Ils disent qu'ils sont français et que leur vie est ici.

-Qu'est-ce que tu veux leur offrir au pays ? Il n'y a même pas de travail pour les enfants du châab et tu crois que tes enfants franssaouis vont en trouver ?

-Ils n'en trouvent pas non plus ici de toute façon. » (pp. 143,144)

III.4.2 Le temps externe :

III.4.2.1 le temps de l'écriture :

Le temps de l'écriture rend compte du temps de l'écrivain, c'est-à-dire de son époque. Effectivement, Faïza GUENE situe son récit dans l'époque contemporaine qui est la sienne et soulève un problème d'actualité, qui est le quotidien des banlieusards, mais aussi des émigrés maghrébins. Elle s'inspire de son espace d'évolution pour nourrir sa matière narrative. L'encre de sa plume n'est autre que celui de ses racines et de sa terre de semence. Elle s'investit ainsi dans l'engagement littéraire. Les ingrédients de son récit sont très simples : un personnage attachant et rêveur, péché d'une banlieue parisienne en quête d'affirmation et d'intégration.

III.4.2.2 Le temps de la lecture :

Comme toute œuvre engagée, le texte de GUENE jouit de l'intemporalité de son histoire. Sa réception est intéressante pour tout esprit faim de lecture et curieux des sociétés du monde. En l'occurrence, celle-ci donne à voir une société qui renie une partie de sa progéniture, qui l'ignore et qui l'étouffe, dans le but de la faire disparaître. L'avantage qui assure une lecture d'un seul trait du texte est sa brièveté. Son encre est légère et utilise l'humour pour décrire l'absurde. Est-il possible que l'auteur l'ait fait à dessein ? Tout tireur a une cible. Et celle de Guène est le lecteur averti et le novice. Elle les vise et tire son récit qui prend partie, certes, pour la communauté banlieusarde mais, qui expose implicitement les raisons de sa dérive sociale. Elle invite le lecteur à changer d'angle de lecture et d'essayer de comprendre sa vision à travers les yeux d'Ahlèm qui défend les méchants. Des êtres, comme l'avait Rousseau, diabolisés par l'appareil social mais, en même temps, récupérables par le biais de la tolérance, la compréhension et l'échange culturel.

III.5 L'approche sociologique comme repère explicatif des personnages du roman :

La sociocritique qui est l'analyse des relations entre la littérature et la société, propose une lecture socio-historique du texte. Sa genèse remonte au XIXe siècle avec les approches sociales de Mme de Staël, dans l'ouvrage intitulé *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), Taine et son *Philosophie de l'art* (1865) où il tente d'expliquer une œuvre par rapport au milieu social de son auteur, Hegel ou encore Marx dont l'influence reste des plus importantes.

Au XXe siècle, Georges Lukàcs surplombe la sociologie de la littérature. Sa théorie du reflet social a, considérablement, influencé les débats sur le rôle et l'engagement militant du fait littéraire. Il estime qu'un véritable écrivain réaliste est celui qui donne à voir l'entière totalité objective du réel, y compris ses rapports sociaux. Il établit ainsi des ponts entre société-littérature et littérature-société.

Dans le même sillon, Lucien Goldman, sociologue et penseur marxiste, tente d'extraire la vérité sociologique de la forme romanesque et d'approfondir le lien entre production littéraire et classes sociales. Il est certain que toute œuvre, littéraire soit-elle ou bien artistique, est porteuse d'une vision du monde. Elle est une des ses formes d'expression.

L'historien et théoricien russe, Michail Bakhtine a, lui aussi, exercé une grande influence sur la sociologie de la littérature.

L'initiateur de la sociocritique, en France est Claude Duchet. Il questionne les différentes voix qui traversent un texte et l'imaginaire social qui peut s'y construire :

«une poétique de la socialité, inséparable d'une lecture idéologique dans sa spécificité textuelle. »⁵⁵

⁵⁵ Claude Duchet, « Introduction : socio-criticism », Sub -Stance, n° 15, Madison, 1976, p. 4 dans <http://www.sociocritique.com/fr/main1.htm>

Dans l'analyse qui suit, nous avons opté pour celle qui est proposée par Lucien Goldman. Nous estimons qu'elle répond à notre objectif qui est celui de démontrer la relation existante entre l'auteure et son espace romanesque, contemporain à son époque, la nôtre.

« Le matériau littéraire doit être considéré comme un élément dont la compréhension n'est effective qu'à travers son intégration dans un ensemble plus vaste, structurel, d'ordre social et psychologique. Ces structures ne sont pas invariables, leur état présent ne peut être compris que comme l'aboutissement d'une genèse au cours duquel le sujet déjà structuré par son devenir antérieur »⁵⁶

C'est en tant que fait social que nous saisissons l'œuvre littéraire. De ce fait, il nous est plus aisé de déterminer la prise de conscience de l'auteure qui, suivant Lucien Goldman, est motivée par un groupe social auquel elle appartient. Son texte est indissociable de son contexte. L'individu y est confronté au collectif : une querelle entre la conscience de l'auteure et celle du monde qui l'entoure.

L'histoire littéraire stipule que la littérature est le miroir de la société et qu'elle exprime son temps. Selon Goldman, elle est:

« l'aboutissement à un niveau de cohérence très poussé des tendances propres à la conscience de tel ou tel groupe, conscience qu'il faut concevoir comme une réalité dynamique orientée vers un certain état d'équilibre »⁵⁷

Par conséquent, une approche sociologique nous paraît indispensable dans l'analyse qui va suivre. L'auteure décrit, dans son roman, la communauté banlieusarde d'origine étrangère, les français de souche et les résidents algériens, ancienne main d'œuvre de la

⁵⁶ Lucien, GOLDMANN, *Marxisme et Sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1970. p. 94

⁵⁷ Lucien, GOLDMANN, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 1964, p. 41

France. Faisant allusion à plusieurs fléaux sociaux tels que : Le chômage, l'échec scolaire, le racisme, la discrimination, l'ingratitude et l'exclusion, l'auteure a su, à travers ses personnages, calquer la réalité des conditions de vie des maghrébins issus de la banlieue mais aussi, celle des étrangers vivant actuellement en France.

Les banlieusards sont les adeptes, par excellence, de l'école buissonnière. Il est admis que leur majorité est amenée à la préférer par la démotivation et le désintérêt qui naissent en eux, suite aux différents problèmes familiaux qu'ils rencontrent. Ces banlieusards, souvent issus de milieux familiaux défavorisés donc, complètement dénués d'éducation, sont livrés au plus dangereux mentor au monde : La rue, où ils apprennent que l'individu ne peut avancer sans collectif. En d'autres termes, la force est au sein du groupe, y appartenir est une nécessité ; bonne théorie mais mauvaise pratique. Violence et nuisance sont leurs mots d'ordre. Leur rébellion joue contre eux et les amènent à abandonner l'école et à se livrer aux travaux d'Hercule. Le bâtiment est leur tasse de thé. Ils troquent leurs stylos et leurs cahiers contre pelles et brouettes, après avoir passé un minimum de trois mois en salle de musculation. En plus du grand apport lucratif, ce travail leur apporte une sensation de puissance. Ils sont des agents actifs dans la société mais à son insu. Ils se fatiguent, suent et se blessent. Ils gagnent leur vie à la sueur de leur front, certes, mais c'est loin d'être à leur honneur. En effet, leurs accords de travail se négocient au black, c'est-à-dire, sans signature d'un quelconque contrat et ils sont payés sans être déclarés. En cas d'accident de travail, ils ne sont pas couverts par la sécurité sociale. Cela réduirait à néant les différents syndicats et associations qui luttent pour la légalisation de tout travail, aussi petites que soient ses tâches. Mais quel est l'enjeu de ce choix de vie professionnel ? Pour quelle raison, ces jeunes banlieusards choisissent-ils de vivre dans l'anonymat professionnel ? La réponse est claire et simple : ils sont des doubles encaisseurs. Chômeurs aux yeux de la France, et donc passifs sur le plan professionnel, celle-ci leur octroie une allocation mensuelle établie en fonction de leur âge et de leurs conditions familiales. Afin d'en bénéficier le plus longtemps possible, ils ne déclarent qu'une infime partie des différents boulots décrochés, souvent volontairement, en durée déterminée, et dissimulent l'autre grande partie dans laquelle ils perçoivent leurs salaires clandestins.

Un autre domaine d'activités bien prisé par les banlieusards est celui de la restauration rapide. L'ouverture de snacks à tout bout de rue se produit comme un effet domino. Ils sont les maîtres du Kébab à la sauce blanche. Leurs établissements restent ouverts jusqu'à très tard la nuit. Souvent, la fermeture se fait à 03h du matin. Devant un tel dévouement professionnel, on ne peut qu'être admiratif. Cependant, il y a l'envers du décor. Des coulisses ténébreuses dans lesquelles se traitent les plus dangereux trafics au monde : celui des drogues. Ils sont les vendeurs, par excellence, du cannabis. Tout consommateur sait comment s'en procurer. Il suffit d'aller voir le rebeu qui tient le snack au coin de la rue. S'il est en rupture, il enverra son client à un cousin' qui tient un taxiphone, deux rues plus loin. Il se chargera de l'alimenter tout en débloquent, en même temps, un téléphone portable volé.

N'oublions pas le côté féminin de cette communauté banlieusarde. Les filles sont toutes aussi concernées par cette politique de vie mais elles la pratiquent différemment. Dans leur majorité, elles choisissent de balloter, de formation professionnelle à une autre sans grand aboutissement à la fin. Rares sont celles qui décident de changer de camp et de passer de l'autre côté de la rive où la vie est meilleure, là où il est possible de rêver d'un meilleur avenir professionnel. Souvent, elles choisissent de se marier avec un cousin comme il leur plait de les nommer, de se faire une demi douzaine d'enfants pour toucher, ainsi, un maximum d'allocations. Chaque tête est lucrative.

Tel est le portrait que se dressent les banlieusards d'eux-mêmes. Ils sont facilement identifiables comme en témoigne le mail suivant, à caractère raciste, qui circule à travers la toile. Il insulte, il inculpe et il condamne. Au préalable, nous nous excusons pour le caractère vulgaire et cru de certains termes.

Le mail s'intitule : *Le Rebeu, définition d'un envahisseur.*



Salutations, très drôle et d'actualité, à diffuser sur une grande échelle. > **Politiquement incorrect (!!!) Mais... Excellent !!!**

PRESENTATION :

Le REBEU est un animal en voie de disparition dans son pays d'origine, le Maghreb ;

Là-bas, il meurt de faim car trop paresseux. Bien nourri et logé gratuit sans travailler, il se reproduit rapidement en milieu urbain européen.

La femelle peut mettre bas entre 10 à 15 REBEUS dans sa vie. En général ils se regroupent dans des réserves naturelles (banlieues, zones industrielles) et à proximité des distributeurs de billets de banque (CAF, CPAM, ASSEDIC, Services sociaux municipaux, etc...)

MODE DE VIE :

Le jeune REBEU ne sort que la nuit et se déplace généralement par petit troupeaux de 5 ou 6 spécimens appelés «branleurs».

Le REBEU isolé est un animal peureux et craintif. Il fuit devant tout être humain de bonne constitution, toutefois il s'attaque aux femmes seules et aux personnes

âgées, ainsi qu'aux enfants à la sortie des écoles.

Les plus vieux REBEU, appelés CHIBANI, s'agglutinent durant la journée aux points de survie (cafés, bars PMU, bancs publics, parcs et marchés, pelouses).

Le REBEU ne chante pas la Marseillaise: il la siffle. Il se fait enterrer en Afrique mais personne ne sait qui paie. (A votre avis ??)

Il exige qu'on le respecte mais ne respecte rien, même pas son père ou sa mère !!

Il veille jalousement à la virginité de ses sœurs, mais cherche à baiser toutes les filles qu'il croise, d'où conflit de ses valeurs existentielles.

Ses occupations favorites sont l'incendie de voitures ainsi que le caillassage des ambulances et des voitures de pompiers et de police.

Le REBEU protège jalousement son territoire où il pratique le "bizness". Tout intrus en est violemment chassé. Si les intrus, généralement vêtus de bleu ou de noir, sont trop nombreux, il appelle cela de la provocation et en appelle à Emmanuelle BEART, Josiane BALASKO, Guy BEDOS, aux communistes, aux socialistes ou autres vedettes du showbiz.

Le REBEU est armé d'un couteau qu'il utilise pour égorger les moutons mais pas seulement.

Il répond habituellement au nom de Mohamed, Mouloud, Kader, Rachid ou Mourad.

Grégaire, caractériel et indomptable, le REBEU est aux sociétés policées ce que le zèbre est aux arts équestres.

MOYENS DE TRANSPORT :

Le REBEU voyage en autobus, en métro et en RER (sans ticket).

Il frappe violemment tout contrôleur qui ose lui demander son titre de transport.

Dès sa tendre enfance, il s'est entraîné à frapper principalement sa maîtresse d'école

Pour se déplacer, le REBEU utilise également les voitures volées, sans permis bien sûr, trop nul, les mobylettes à petit guidon (plus facile pour conduire avec des menottes) et les fourgons de police avec escorte (ceci en tout dernier recours).

Il affectionne tout particulièrement les mini-motos à échappement libre qu'il fait

vrombir jusque tard dans la nuit sous les fenêtres des travailleurs*souchiens (*Le souchien - ou sous-chien - désigne, en Sabir, les natifs encore appelés "Français de souche"). Celui qui travaille et qui, par pitié , par charité (nous sommes des Chrétiens), l' aide à vivre pour ne pas le laisser mourir de faim .

IDENTIFICATION ET MODE DE VIE :

Le REBEU est aisément identifiable :

- 1. Très bon sprinter, le REBEU peut courir très vite.**
- 2. Très bon magicien : les objets les plus divers sautent dans ses poches lorsqu'il passe devant les étalages, ceci sans même qu'il en prenne conscience. D'où sa surprise lorsqu'il se fait attraper ; « Ji rian fi M'sieu », « Ci pô moi, j'ti jur'».**
- 3. Les pattes avant sont cagneuses (pas par le travail !!) . Le teint est mat. La chevelure dense et noire.**
- 4. Il porte des survêtements blancs trop larges et une casquette de base-ball posée de travers.**
- 5. Il parle une sorte de patois, le SABIR.**

Un peu de compassion devant tant de misère pour le REBEU, c'est une espèce protégée par diverses associations (MRAP, SOS RACISME, etc..) subventionnées, grâce à notre travail, par l'Etat.

Cependant, le REBEU fait l'objet d'une interdiction de chasse, d'où un risque de prolifération dangereux pour l'équilibre de notre système judéo-chrétien.

A DIFFUSER SANS MODERATION !

La démarche littéraire de l'auteure entre dans le sillon de celle des réalistes du 19^e siècle, dont la narration reproduisait l'exacte image de leur espace et dressait un reflet social des plus fidèles. Ses êtres de papier et leurs référents sociaux sont regardés avec méfiance et exclusion dans leurs banlieues. Cela nous rappelle l'institution disciplinaire de Michel Foucault : l'enfermement en règle dans des structures fermées. Ils sont exclus et lésés dans leurs cités, à l'instar des détenus dans les prisons et des malades mentaux dans les asiles.

Faïza Guène, étant elle-même de la banlieue, a ciblé dans son roman un groupe d'individus bien présents dans la France d'aujourd'hui : les jeunes des banlieues et leur identité non reconnue par les autorités. Il est question, ici, de leur identité culturelle appelée, ces quarante dernières années, suite aux travaux de Judith Butler, genre. A l'inverse du sexe biologique qui est inné chez les individus, leur genre (sexe culturel) est acquis :

« ...mais des sujets qui sont constitués par l'expérience. »⁵⁸

En l'occurrence, les jeunes des banlieues sont forgés de mauvaises expériences tissées par de mauvais parents, non respectueux du contrat social, qui les lie à leur terre d'accueil et à leur pays de naissance de leur progéniture.

Ahlème, le personnage principal du roman, porte un regard de mépris et presque d'aversion à son pays d'accueil. A travers la lecture des pages, on réalise que le conflit franco-algérien existe toujours et a été transmis de la mémoire blessée, de la première génération d'immigrés, à la seconde : sa descendance. Lors du colonialisme, la France avait détruit la culture algérienne en violant la conscience de son peuple. Elle a fermé les mosquées et les écoles qui prodiguaient l'enseignement en Arabe et a détruit les zaouias qui étaient source de culture et de résistance. Cette dévastation du patrimoine culturel algérien a engendré la dépersonnalisation et a fait naître un complexe d'infériorité chez les algériens, un peuple déculturé, incapable d'affirmer son mérite et ses valeurs et qui se trouvent également dans l'incapacité de recréer l'image de « son devenir ». Cela n'a fait qu'accentuer son sentiment de rancune, de douleur et de révolte.

⁵⁸ Joan SCOTT, *The Evidence Of Experience*, p. 776 in <http://www.jstor.org/pss/1343743>

Cela dit, après l'indépendance en 1962, ce peuple se trouvait contraint de subvenir aux besoins des familles et d'assurer un nouvel avenir à leurs proches, mais devant un pays affaibli tant au niveau institutionnel qu'au niveau économique. Ce peuple-là a été victime d'appât. En effet, la France avait besoin de relancer son économie et se trouvait une main d'œuvre à sous-payer. Les maghrébins étaient la cible et le moteur adéquat pour cette machine capitaliste.

Cependant, elle n'avait pas envisagé que sa main d'œuvre étrangère, notamment maghrébine, allait s'installer à la périphérie des villes, investir les lieux, s'appropriier la langue et l'adapter à leurs besoins communicatifs, culturels et sociaux, dans un espace qui est devenu clos, une séparation abstraite imposée officieusement par l'état.

Un reniement et une exclusion présents dans le roman. Ahlème, l'héroïne, s'est trouvée, plusieurs fois, elle et ses amis, confrontés à des situations de racisme et de discrimination.

« [...] En général, des flics nous gèrent comme si nous étions des animaux. Les connasses, derrière cette putain de vitre qui les maintient loin de nos réalités, nous parlent comme à des demeurés, bien souvent sans même nous regarder dans les yeux. »
(p. 52)

Parfois, victimes aussi de déconsidération, les étrangers se voient ignorés :

« Dernièrement, un vieil homme, un malien je crois, a laissé passer son tour parce qu'il n'a pas reconnue son nom. La bonne femme l'a appelé, M. Wakeri, une fois, deux fois, puis trois fois avant qu'elle ne passe sans scrupule à la personne suivante. Lui était là depuis l'aube à attendre, et son nom, c'était M. Bakari, c'est pour ça qu'il ne s'était pas levé. Une personne lui a dit en bambara qu'on l'avait certainement déjà appelé ; elle a essayé de négocier son passage au guichet car lui-même parlait très peu le français, mais c'était trop tard.
Il fallait qu'il se représente le lendemain matin. » (p. 52)

Bien que les sociétés occidentales aient évolué, les différences ethniques sont toujours la source des divers conflits. Ce refus de l'autre engendre des attitudes racistes envers les étrangers. L'exemple de racisme le plus frappant dans le roman et le plus affreux est celui qu'a subi Papa Demba, enseignant de mathématique au lycée et mari de Tanti Mariatou. Ce couple sénégalais est très respectueux. A cause de sa couleur de peau, il a été une cible d'insultes de la part de policiers français :

« Qu'est-ce qui te prend de bondir sur le dictionnaire comme un lièvre en fuite ? qu'est-ce que tu cherches ?

-Je cherche le mot « gibbon » incluant avec soin ce mot mystérieux.

- Gibbon ?

-Oui, parfaitement.

-starfoullah ! Et pourquoi ça ? D'où te vient cette fièvre ?

-J'ai été interpellé par la police tout à l'heure, sur la place de la mairie de Vitry, ils ont vérifié mes papiers, comme d'habitude, contrôle de routine, quoi... bon, et puis alors, quand ils m'ont laissé repartir, ils ont dit en riant entre eux : « allez va, gibbon ! » Je voudrai seulement savoir de quoi ils parlaient car je ne connais pas ce mot.

-Et alors, qu'est-ce que ça veut dire ?

-Attends un peu, je suis à la page du F.

Il n'a pas voulu lire la définition jusqu'au bout.

« Espèce de singe anthropoïde d'Asie ne possédant pas de queue, à la face noire très large, il grimpe avec agilité aux arbres grâce à ses bras extrêmement longs... »

[...] Ce à quoi Papa Demba répondit de l'autre bout de l'appartement : « je n'ai rien gagné comme je n'ai rien perdu, mais ils m'avaient habitué à des choses plus recherchées c'est tout ! » (pp. 95,96)

Cette discrimination raciale est, quasiment, présente dans toutes les villes de France. Devant cette attitude indigne, les étrangers, tels les maghrébins et les africains, ou plus précisément les banlieusards dont il est question dans le roman, se révoltent allant de la déformation de la langue à l'appropriation des lieux et, au recours du trafic sous-terrain, sous toutes ses différentes formes.

(...Pensant simplement ranger le tiroir plein à craquer de choses inutiles, j'y trouve des paquets de préservatifs multicolores. Je vois que monsieur ne se refuse rien. M'apprêtant à trier les vêtements en fouillis dans le placard, j'en sors trois grands sacs-poubelle contenant des sacs à main pour femmes, Lancaster, Vuitton, Lancel et j'en passe... dans une boîte à chassure sous le lit je trouve les liasses de billets. Pas deux billets, pas trois, pas dix, pas vingt non plus. Des liasses. (p. 107)

Un véritable commerce officieux mais surtout dangereux. Les jeunes sont la cible de ce qu'ils appellent « les grands », des dealers qu'ils ne rencontrent jamais. Pour ces jeunes, il s'agit d'un argent mérité. Foued cite à sa sœur quelques surnoms de ses fournisseurs qu'il considère comme étant la grande famille de leur ghetto :

« c'est pas parce que je mange et que je dors que tout va bien. C'est la rue, c'est comme ça. Je suis pas le seul, et encore moi, je fais rien comparé aux autres...Non, j'ai pas honte ! faut bien se débrouiller, tout le monde fait ça ici. Tu vois pas toi. Tu crois que tu connais tout mais tu connais rien ! (...) Tu comprends pas, c'est la jungle ! Faut les enculer avant que ce soit eux qui le fassent. Ceux d'en haut, les bourges, c'est les lions et nous ici, on est des hyènes, on n'a que les restes... » (p. 112)

Les enfants de la banlieue avaient une seule idée en tête et qui, en grandissant, s'est avérée bien réelle. Haïr le système français qui les renie et les déconsidère.

Nous pouvons expliquer cet écart social par l'analyse très intéressante de Jean Amrouche qui dit :

« L'identité est d'abord contesté objectivement, parce qu'elle est contestée par une colonisation, par le colonisateur lui-même qui, dans le colonisé devenu une image de lui-même, ne reconnaît qu'une image, qu'une représentation, qu'une caricature quelquefois. Car ce colonisé a reçu le bienfait de la langue de la civilisation dont il n'est pas l'héritier légitime. Et par conséquent, il est une sorte de bâtard.

*Il y a une nécessité du bâtard, car l'héritier légitime, héritier de plein droit, reste l'inconscience et ne connaît pas la valeur des héritages. Le bâtard, lui, exclu de l'héritage, est obligé de le reconquérir à la force du poignet ; réintégrant par la force sa qualité d'héritier, il a été capable de connaître et d'apprécier dans toute sa plénitude la valeur de l'héritage ».*⁵⁹

Dans le cas de Faïza Guène, son inconscient social communautaire l'a incitée à aborder ses maux et ceux des siens textuellement et à leur donner vie scripturaire.

Son texte nous permet de comprendre que l'identité d'un banlieusard est encore à conquérir et n'est nullement acquise de façon innée, comme le reste des français qui se la voient héritée de père en fils. La terre française les porte mais, leur état les déporte et les veut loin. Les banlieusards sont atteints du complexe de l'enfant abandonné. En effet, ces derniers se sentent des intrus, des sous-français venus en surplus. Le ventre qui les a portés ne veut pas d'eux. La France les traite en usant du pouvoir policé qui les perturbe et les déséquilibre. Comment une mère peut-elle renier une partie de ses enfants et en accepter d'autres ? Qu'ont mes semblables français que je n'ai pas ? Se demanderait un banlieusard.

Cette attitude gouvernementale face à ces maux sociaux est loin d'être efficace et n'a d'autre dénouement que la révolution sanguinaire.

Abdelmajid Meziane l'a fortement compris et excellemment bien exprimé :

« La pluralité des cultures dans les sociétés contemporaines n'est plus considérée comme un effritement de la personnalité nationale. Un nivellement culturel qui tendrait à nous imposer par les moyens d'information, par l'école, par le contrôle et la mobilisation des cerveaux un système culturel parfaitement unifié, parfaitement cohérent, est considéré comme une utopie (...) Une société ne peut accéder à un niveau supérieur de civilisation que si elle devient assimilatrice, c'est-à-dire que sa personnalité de base, au lieu de s'enfermer dans ses positions de résistance, doit

⁵⁹ Jean AMROUCHE, *colonisation et langage*, Intervention au congrès méditerranéenne la culture, Florence, octobre 1960 (Etudes méditerranéennes, N°11, 2^e trim. 1963, pp. 114-115 cité par Jean DEJEUX dans *Culture algérienne dans les textes*, Alger, OPU, p. 32

affronter les influences étrangères et savoir les adapter à son propre mode d'existence
»⁶⁰.

Le texte de Guène est indéniablement indissociable de sa société, de son époque et de ses problèmes sociaux. Elle se fait témoin d'un imminent assassinat et tire la sonnette d'alarme. Son engagement littéraire à travers ce texte se lit et se décèle de la première ligne jusqu'à la dernière.

⁶⁰ Abdelmajid MEZIANE, *le faux confort des orthodoxies*, révolution africaine, N° 312, 14 février 1970 cité par Jean DEJEUX dans *Culture algérienne dans les textes*, Alger, OPU, p. 66

Conclusion

Nous voilà arrivés au terme de cet effort de recherche. L'objectif de ce travail était l'établissement du rapport langue et espace dans *Du rêve pour les oufs* de Faïza Guène. Une écriture romanesque où signifiés et signifiants, se côtoient en parfaite harmonie. Une plume sincère sans artifice, une encre généreuse sans débordement.

Nous sommes passés par trois chapitres afin de répondre à la problématique soulevée dans notre mémoire.

Le premier chapitre consacré à l'étude titrologique et anthroponymique nous a révélé la double lecture du titre choisi par l'auteure. La première interprétation fut établie en fonction du contexte spatio-temporel des personnages du récit, dont l'histoire tissée est contemporaine à la France d'aujourd'hui. Un diagnostic linguistique nous a permis de saisir l'association faite entre le rêve et la folie. L'identification du verlan comme registre de langue nous a démontré que le mot *fou* verlanisé en *ouf* est adopté par tous les adeptes du verlan, dont l'expression *un truc de ouf* vient en abc de leur sociolecte.

Les personnages du roman sont d'éternels rêveurs. Cependant, leur texte rend compte d'un contexte propice aux songes, uniquement. Rêver du meilleur pour soi et pour autrui est devenu une denrée rare qui relève de la folie. C'est ici que la première lecture du titre a été saisie. La seconde le fut lors de la mise en relation du titre avec le prénom du personnage principal. Celle-ci nous a été inspirée après le quatrième point de ce premier chapitre : une étude anthroponymique des personnages principaux. L'auteure présente, dans son récit, les rêves des gens lassés et exsangues. Les gens qui disent ouf.

La structure du texte, second point d'étude, fut consacré à l'étude des stratégies d'ouverture et de clôture adoptées par l'auteure. Le lever des deux rideaux nous a dévoilé un tissage de dysphorie. Celle-ci accompagne le personnage principal de l'incipit à l'exipit. Son point de départ et d'arrivée est le même : la préfecture, point zéro de l'histoire. Le troisième point d'étude a été, quant à lui, consacré à une autopsie du personnage principal. Un retracement identitaire à travers les différents espaces d'évolution, à l'issue duquel, on a dégagé les différents impacts spatiaux sur l'identité d'Ahlême.

Dans notre second chapitre, titré *La quête identitaire à travers la langue*, nous avons abordé l'évolution de la langue française à travers les siècles, les changements qu'elle a

subis, les différents côtoiements linguistiques qu'elle a connus et le fruit de ceux-ci : l'emprunt, notamment arabe. Nous y abordons également la conception du Français chez les jeunes des cités, la manière dont ils appréhendent cette langue et les procédés qu'ils se mettent à disposition pour l'adapter à leurs besoins communicatifs liés à leur espace : la banlieue. Le rapport langue-espace est établi. Ils s'influencent mutuellement et sont indissociables l'un de l'autre.

Le quatrième point de ce chapitre étala les différents registres de la langue française et dégagait celui adopté par l'auteure : le verlan. Son identification nous a permis d'aller sur les traces d'une quête d'une entité. Les banlieusards emploient leur code linguistique comme marqueur social, socle identitaire. C'est ce qui a constitué notre cinquième point d'étude, dans ce chapitre.

Dans le troisième et dernier chapitre intitulé *Espace romanesque et société*, nous avons étudié l'espace au même statut que les personnages principaux. Son rôle est d'une conséquente influence sur le peuple du récit et son impact déterminant dans leur constitution identitaire. Indissociables, espace et temps ont été identifiés à ceux de la France actuelle. Leur union fut soumise à une approche sociologique qui nous a permis de disséquer le comportement banlieusard, de saisir ses revendications et ses faux pas et enfin, de comprendre et d'expliquer le tissage des personnages du roman.

Ces trois chapitres ont constitué le cheminement que nous avons tracé et suivi pour l'établissement du rapport langue et espace. D'autres pistes de lectures, encore plus fertiles, sont possibles et envisageables. L'établissement d'un pont comparatif, par exemple, entre le texte, son auteur et son personnage principal aurait permis une identification textuelle. Le dégagement du niveau narratif et des contours de l'écriture aurait révélé l'autobiographique dans le roman, sa diachronie ou sa synchronie et par là, confirmer ou infirmer le pacte autobiographique.

Les lectures que nous avons mises à la disposition de nos recherches ont, aisément, été trouvées. L'accès à internet a facilité la constitution bibliographique de départ qui s'est amplifiée au fur et à mesure des recherches. Par contre, si nous devons retenir des entraves durant la réalisation de ce travail, nous mentionnerions les deux difficultés suivantes: le temps et la santé.

En effet, concilier travail et étude a été très dur, en particulier, quand le travail en question est l'enseignement. Avec un emploi du temps mal réparti et de surcroît, des soucis de santé sérieux et successifs, nous avons, à maintes reprises, été entravés dans nos recherches et retardés dans notre rédaction. Mais, grâce à Dieu, le nuage a fini par se dissiper. Nous remercions, à l'occasion, notre directeur de recherche, Mr. Benhaïmouda qui nous a prodigués patience, soutien et conseils.

Références bibliographiques :

Œuvre analysée :

GUENE Faïza,

Du rêve pour les oufs, Hachette, Paris, 2006. 2007, Edition Sédia. Algérie.

Autres œuvres de l'auteure :

GUENE Faïza,

kiffe kiffe demain, Paris, Hachette, 2004.

GUENE Faïza,

Les gens du Balto, Hachette, Paris, 2008.

Courts-métrages :

-*La Zonzonière*, 1999

-*RTT et Rumeurs*, 2002

-*Rien que des mots*, 2004

Documentaire :

Mémoire du 17 octobre 1961.

Ouvrages littéraires :

ACHOUR Christiane,

Anthologie de la littérature algérienne d'expression française, Paris, Bordas, 1990.

ACHOUR Christiane et BEKKAT Amina,

Clefs pour la lecture des récits, Convergences critiques II, Blida, Tell, 2002.

ACHOUR Christiane et Rezzoug Simone,

Convergences critiques, OPU 4^{ème} édition, Alger, 2009.

BEN JELLOUN Tahar,

Hospitalité française, Paris, Ed. du Seuil, coll. «L'Histoire immédiate », 1984.

BRAHIMI Denise,

Langue et littératures francophones, Paris, éd. Ellipses, 2001.

DEJEUX Jean,

La littérature maghrébine d'expression française, Paris, PUF, (Coll. Que sais-je, n°: 2675), 1992.

GOLDENSTEIN G-P,

Entrées en littérature, Paris Hachette, 1990

GOLDMANN Lucien,

Marxisme et Sciences humaines, Paris, Gallimard, 1970.

GOLDMANN Lucien,

Pour une sociologie du roman, Paris, Gallimard, 1964.

GRIVEL Charles,

Production de l'intérêt romanesque, Paris-La Haye, Mouton, 1973

Kotin-Mortimer Armine,

La clôture narrative, José Corti, 1985.

HOEK Léo H,

La marque du titre : dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle, Paris, Mouton, 1981

LARONDE Michel,

Autour du roman beur : Immigration et Identité, Paris, L'Harmattan, 1993.

MAALOUF Amine,

Les identités meurtrières, Edition Grasset & Fasquelle, 1998.

SALE Charles,

Calixthe Beyala: analyse sémiotique de Tu t'appelleras Tanga, Paris, L'Harmattan, 2005

SCHLEIERMACHER Friedrich D. E.,

Herméneutique: Pour une logique du discours individuel, Paris, Le Cerf, 1987.

VILLECHAISE-DUPONT Agnès,

Amère banlieue, les gens des grands ensembles, Paris, Grasset et Fasquelle, Le Monde de l'éducation, 2000.

Ouvrages en sociolinguistique :

BAIDER.H Fabienne,

Emprunts linguistiques, Emprunts culturelles, Paris, L'Harmattan, 2007.

BERTUCCI Marie-Madeleine, DELAS Daniel,

Français des banlieues, français populaire ?, Université de Cergy-Pontoise, centre de recherche Texte/ Histoire, 2004.

BULOT Thierry,

Les parlers jeunes, Presse universitaire de Rennes, 2004.

FUCHS Volker, MELEUC Serge,

Linguistique française : français langue étrangère, Peter Lang, 2003.

Dictionnaires :

GOUDAILLIER Jean-Pierre,

Comment tu tchatches, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001.

- *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, Tome 9, relais à synchronie, France, 1985.

WEBOGRAPHIE :

- Geneviève Boucher, «*Espace littéraire et spatialisation de la littérature*», @analyses [En ligne], Comptes rendus, Théorie littéraire, mis à jour le : 11/01/2008, URL : <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=895>.
- J.-C. LABAT, «*La Présence étrangère en France métropolitaine*», in *Économie et statistique*, no 242, avril 1991 ; *Données sociales*, I.N.S.E.E., 1993, lien : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/estat_0336-1454_1991_num_242_1_5559

- Journal algérien Elwatan, dans algerie-femmes.com, lien :

<http://www.algerie-femme.com/portraits-femmes-algerienne/faiza-guene/faiza-guene.php>

- L'évolution de la langue française à travers les siècles, lien :

<http://www.academie-francaise.fr/langue/index.html>

- Khalid ZEKRI, *Etude des incipit et des clausules dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni et dans celle de Jean-Marie Gustave Le Clézio*, thèse de doctorat, Université Paris XIII, 1998, p53 cité par Nadia Bouhadid, *L'aventure scripturale au coeur de l'autofiction dans Kiffe kiffe demain de Faiza Guène* dans mémoire Online, lien :

<http://www.memoireonline.com/08/08/1448/aventure-scripturale-coeur-autofiction-kiffe-kiffe-demain-faiza-guene.html>

- MELA Vivienne, *Verlan 2000*, p. 16, cité par Rania Adel Hassan Ahmed, *Le français des cités d'après le roman Boumkoeur de Rachid Djaidani* cité par Nadia Bouhadid, *L'aventure scripturale au coeur de l'autofiction dans Kiffe kiffe demain de Faiza Guène* dans mémoire Online, lien :

http://www.memoireonline.com/08/08/1448/m_aventure-scripturale-coeur-autofiction-kiffe-kiffe-demain-faiza-guene19.html

- SCOTT Joan, *The Evidence Of Experience*, p. 776, lien:

<http://www.jstor.org/pss/1343743>

- « Verlan », art. in Wikipédia, L'encyclopédie libre en ligne, lien : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Verlan>
- Wikipédia, L'encyclopédie libre en ligne : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Incipit>

Ouvrages consultés :

AMOSSY Ruth,

Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype, Paris, Nathan université, coll. Le texte à l'œuvre 1991.

BAKHTINE Mikhaïl,

Esthétique de la création verbale, Paris, Gallimard, 1984.

BERTRAND Denis,

Précis de sémiotique littéraire, Paris, Nathan, 2000.

DUCHET Claude,

Sociocritique, Paris, Nathan, 1979.

ESCARPIT Robert,

Sociologie de la littérature, Presse universitaire de France, N°778, 1958.

ESCARPIT Robert,

Le littéraire et le social, Flammarion, 1970.

GENETTE Gérard,

Figures III, Paris, Seuil, 1972.

GENETTE Gérard,

Introduction à l'architexte, Paris, Seuil, 1979.

MOURA Jean Marc,

Etudes d'images, postcolonialisme et francophonie : quelques perspectives » dans Le comparatisme aujourd'hui, Université de Lille 3, Travaux et Recherches, 1999.

NICOLE Eugène,

L'onomastique littéraire, Poétique N° 54, 1983.

REUTER Yves,

L'analyse du récit, Armand Colin, 2005.

RICOEUR Paul,

temps et récit I, Paris, Seuil, 1983.

RICOEUR Paul,

temps et récit III —Le temps raconté -, Paris, Seuil, 1985.

BAYLON Christian,

Sociolinguistique. Société, langue et discours, Nathan, 1991.

BENVENISTE Claire Blanche,

Approches de la langue parlée en français, Paris, Ophrys, 1997.

BOURDIEU Pierre,

Ce que parler veut dire, Fayard, 1982.

CHERIGUEN Foudil,

essaies de sémiotique du nom propre et du texte, OPU, Alger, 2008.

GADET Françoise,

Le Français populaire, Paris, PUF, 1992.

GOUDAILLIER jean-pierre,

Comment tu tchatches, Paris, Maisonneuve & Larose, 1997.

GUILBERT Louis,

La créativité lexicale, Paris, Larousse, 1975.

MOLINIE Georges,

Le français moderne, collection Que sais-je, PUF, Paris, 1991.